



P. o. gall.

24 15 7 / 1

Page

Bedingungen.

Das Abonnement auf deutsche Bücher beträgt:

Für ein ganzes Jahr	} gegen Voraus- bezahlung	13 M. 50 S
Für ein halbes Jahr		7 M. — S
Für ein Vierteljahr		4 M. — S
Für einen Monat		1 M. 50 S
Tagweise für einen Band		— M. 6 S

Für die französischen und englischen Bücher besteht ein besonderes Abonnement und zwar zu folgenden Bedingungen:

Für ein ganzes Jahr	} gegen Voraus- bezahlung	16 M. — S
Für ein halbes Jahr		9 M. — S
Für ein Vierteljahr		5 M. — S
Für einen Monat		2 M. — S
Tagweise für einen Band		— M. 10 S

Bei auswärtigen Abonnements treten nach Vereinbarung eigene Bedingungen ein.

Die Kosten der Post-Sendungen trägt der Abonnent.

Bei Umtausch der Bücher bitten wir eine möglichst große Anzahl von Nummern aufzuzeichnen, damit den Wünschen um so sicherer entsprochen werden kann, da bei der starken Benützung nicht immer alle Bücher vorrätig sein können.

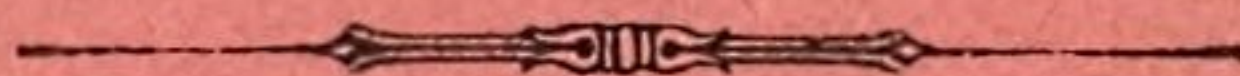
Verdorben oder beschädigt zurückgebrachte Bücher sind mit dem vollen Wert sogleich baar zu ersetzen.

J. Lindauer'sche Leihbibliothek (Schöpping)

16. Maximiliansplatz 16.



Für buchhändlerische Aufträge empfiehlt sich die
J. Lindauer'sche Buchhandlung (Schöpping)
29. Kaufingerstraße 29.



with Fr. 40.

~~124~~

~~9914~~

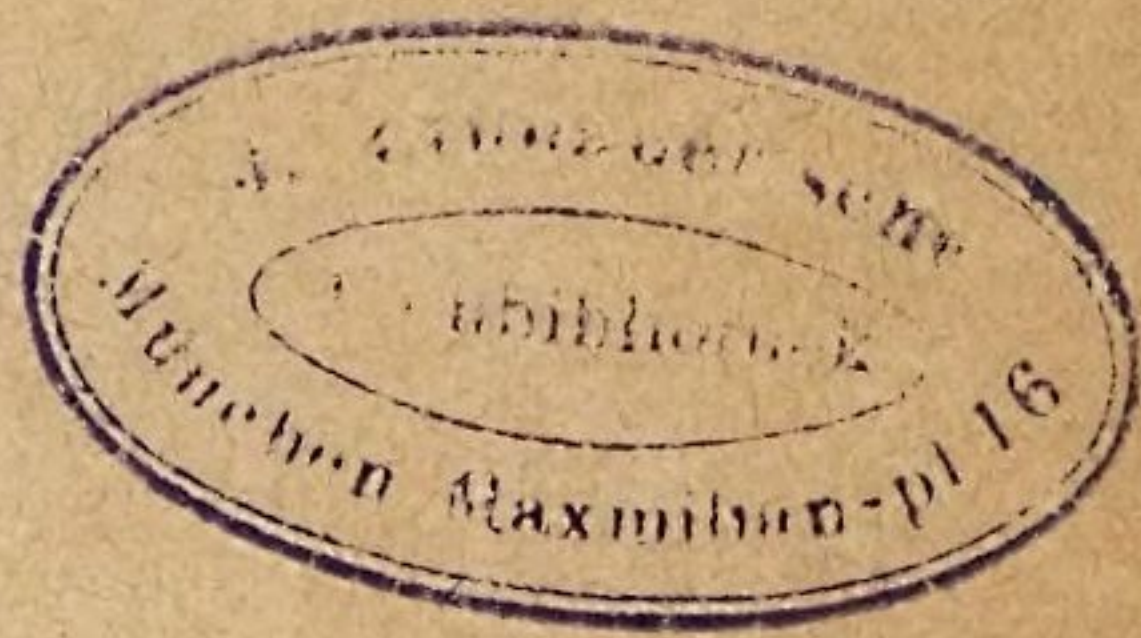
<36614658480011

<36614658480011

Bayer. Staatsbibliothek

~~9914~~

2



DU MÊME AUTEUR

Les Petites Démascarades, études sociales (préface d'Aurélien Scholl), 1 vol., 3 fr. 50.

L'Homme à Femmes, roman parisien, 1 vol., 3 fr. 50.

Reine de Joie, mœurs du demi-monde, 1 vol., 3 fr. 50.

Babylone d'Allemagne, mœurs berlinoises, 1 vol., 3 fr. 50.

Paris Gomorrhe, mœurs du jour, 1 vol., 3 fr. 50.

LA MÉNAGERIE SOCIALE

[1.]

LE DEMI-MONDE

DES

JEUNES FILLES

PAR

VICTOR JOZE

DEUXIÈME MILLE

PARIS

ANTONY et C^{ie}, ÉDITEURS

8, FAUBOURG MONTMARTRE, 8

1895

Tous droits réservés

—
Bibl. 10.1920



BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

A mon ami Edouard Dujardin

V. J.



PRÉFACE

Le hasard faisant paraître le Demi-Monde des jeunes filles, quelques mois à peine après les Demi-Vierges de M. Marcel Prévost, certains critiques, trouvant une ressemblance entre ces deux titres, m'accuseront peut-être de plagiat.

Je prie ceux d'entre eux qui n'auront pas le temps de lire mon roman de me croire sur parole : Je n'ai rien volé à M. Prévost.

Le Demi-Monde des jeunes filles est une étude des milieux où le bas-bleu

règne en souverain pontife, où les jeunes gens arrivent si vite aux galons... de pompiers littéraires et où les jeunes filles, non moins rapidement, perdent leur dot naturelle : la vertu.

Formées sous l'influence du rastaquouérisme intellectuel, imbues de faux principes d'égalité des sexes, nourries d'une littérature aussi démoralisatrice qu'hypocrite, ces jeunes filles qui, autrement élevées, pourraient devenir d'honnêtes mères de famille, tombent dans le gouffre du vice et s'enrôlent dans l'armée, toujours grandissante, de la prostitution clandestine.

Cabotines dans l'âme, ces jeunes personnes commencent par jouer à l'amour avec des écrivains, des artistes, des docteurs ès sciences occultes. Puis, elles se mettent à la coule, apprennent les trucs du métier et, suivant l'exemple des professionnelles qui fréquentent les endroits à la mode, elles font les salons littéraires very se-

lect. Chacune a son salon de préférence, sa maison.

Certaines soutiennent les revues de leurs mamans : elles attirent des commanditaires et servent de prime à des abonnés...

La cocodette littéraire, la chaussette bleue, est un produit essentiellement moderne. C'est un article de Paris, fort recherché des connaisseurs français et étrangers.

Dans sa première jeunesse, c'est généralement une petite évaporée fort gentille, dont les charmes font oublier ses défauts et ses vices. A vingt-cinq ans, elle est encore pas mal et trouve des amateurs sérieux. Puis, ces derniers se font de plus en plus rares, s'éclipsent, tournent du côté des plus jeunes... Cela s'explique d'ailleurs aisément. A trente ans, la chaussette bleue, à force d'avoir été tirée et tripotée dans tous les sens devient un bas

difforme, trop long, trop large ou plein de trous, impossibles à repriser.

C'est alors que l'ancienne cocodette, devenue bas-bleu dans toute l'acception du mot, déclare la guerre à la société, organise des meetings en faveur de l'émancipation de la femme, se fait porter en triomphe par un tas d'imbéciles et prend une place, très en vue, parmi les fléaux de cette pauvre humanité.

VICTOR JOZE

LE DEMI-MONDE DES JEUNES FILLES

LE
DEMI-MONDE DES JEUNES-FILLES

I

Ce fut une grande fête ce soir-là dans les salons du joli hôtel de M^{me} Abel, la célèbre directrice de la *Revue Universelle*, femme publique dans le sens le plus large de ce mot : politicienne, littéraire, critique d'art et publiciste.

Cette fête, à laquelle fut invité le tout Paris des premières : le Paris politique, littéraire et artistique, avait été organisée en l'honneur d'un ami de la France, du fameux Ivan Barbaroff, ataman des Cosaques libres et fondateur des colonies moscovites en Afrique, connu par ses aventures

romanesques et par ses sympathies pour l'alliance franco-russe.

« Barbaroff est dans nos murs ! » telle était la grande nouvelle annoncée quelques jours auparavant par la presse. Paris, toujours enthousiaste, en avait tressailli de joie.

Ce fut M^{me} Abel qui s'était chargée de rendre au Cosaque, au nom de Paris, le respectueux hommage qu'il méritait, en organisant en son honneur une soirée patriotique, — démocratique et libérale, — en son hôtel de la cité Danton.

Dès onze heures du soir, l'hôtel de M^{me} Abel fut envahi par les invités. Les reporters des grands journaux politiques et boulevardiers étaient arrivés un peu plus tôt afin de pouvoir *interviewer* à leur aise l'ataman.

Ce dernier, — un gaillard solide, à la barbe rousse et aux longs cheveux blonds rejetés en arrière, — vêtu de son costume des grands jours : tunique bleue, tombant sur des bottes de chasse, sabre et poignard

au ceinturon et revolver en bandoulière, se tenait immobile près de la porte du premier salon, entre M^{me} Abel et Paul Lefranc, le célèbre patriote.

Il tendait amicalement la main à tous ceux qui entraient au salon. Inutile de dire que chaque homme et chaque dame, auxquels Barbaroff, de sa grosse main, faisait craquer les doigts, ne manquaient, malgré la douleur de cette étreinte, de lui adresser quelques compliments. Malheureusement, le Cosaque ne comprenait pas le français.

— Et moi qui l'avais cru empaillé, dit Jean de Merlin, rédacteur à la *Haute Vie*, à un jeune écrivain, Richard Bordier, qui, en même temps que lui, venait d'entrer au salon. Il a les pattes en fer, ce gail-lard-là.

— Tant mieux pour nous... c'est un allié.

— Je parie qu'il va faire un enfant à M^{me} Abel pour consolider la sainte alliance...

— Méchant! Vous manquez de respect à notre hôtesse.

— Mais pas du tout. Croiriez-vous par hasard que la politique lui a fait renoncer à l'homme et à ses pompes?

— Non pas la politique... mais l'âge...

— L'âge? Mais d'où venez-vous donc, mon cher? Les bas-bleus n'ont pas d'âge, mon garçon.

Jean de Merlin, au dire de ses confrères, était une des plus fines lames et une des plus méchantes langues de Paris.

Il avait une façon à lui de dire du mal des gens. Il le faisait avec une espèce de bonhomie goguenarde dont il possédait le secret. Et il avait l'air tout étonné quand on lui faisait remarquer qu'il était allé trop loin. On eût dit que ses railleries étaient inconscientes, qu'elles sortaient de sa bouche comme des crachats, sans aucun concours du cerveau. Il n'épargnait personne, blessait de flèches empoisonnées ses meilleurs camarades et faisait rire la galerie de ses propres vices à lui; de ses

vices et de ses faiblesses et aussi de quelques restes de sa vertu éteinte. Il semblait même trouver un plaisir particulier à traîner dans la boue des ruisseaux parisiens les dernières épaves de son âme.

— Tiens, tiens ! s'écria-t-il en désignant à Bordier deux nouveaux arrivés. Regardez donc César Blond et Stéphane Valtès qui serrent la main au Cosaque. La voilà, la vraie alliance. La civilisation la plus raffinée donnant une accolade à la barbarie. César va apprendre à ce sauvage les soixante-neuf moyens de plaire aux belles dames qui ornent ce salon littéraire et Stéphane fera son portrait pour la prochaine foire du Champ de Mars... Quel succès !

Cette sortie de Merlin cachait une profonde ironie. En effet, il était bizarre de voir César Blond, ce poète des alcôves, ce chantre de l'amour dépravé, cet idéalisateur des vices contre nature, des passions honteuses, des attouchements malsains, il était bizarre de voir ce chatouil-

leur des dames hystériques, prendre part à cette ovation rendue à un primitif dont la figure martiale et la barbe inculte apportaient une odeur de saine fraîcheur dans ce salon sentant la poudre de riz et la fausse violette. Et Stéphane Valtès, ce peintre cabotin, ce portraitiste chéri des mondaines avachies et des maris cocus, qu'était-il donc venu dire au naïf guerrier du Nord, étranger aux raffinements parisiens?...

— En bonne logique, fit Richard Bordier, la fête de ce soir aurait dû être réservée aux anciens membres de la Ligue des patriotes. Mais, du moment que nous y voyons le Tout-Paris des premières, il serait injuste d'en bannir des gens comme Blond ou Valtès. Je m'amuse toujours énormément de voir fraternellement réunis les partis les plus opposés. Nous assistons ce soir à des contrastes. Le chauvinisme se fait peloter le derrière par nos boulevardiers les plus distingués, la France ouvre ses bras tout grands à des prêtresses de Lesbos, et plusieurs habitants de Sodome

sont là, autour de Barbaroff, prêts à le suivre à Berlin.

— C'est Paul Lefranc qui doit se faire du mauvais sang. Il n'aime pas les contrastes, lui. Il est tout d'une pièce, ce bon Don Quichotte...

— Oui, Don Quichotte, dit Bordier. Un grand cœur naïf, un croyant, capable des plus grands sacrifices pour la patrie, sa déesse.

— Oh ! Bordier, mon garçon, c'est très bien, vous touchez là une corde à laquelle devraient se pendre tous ces pékins de décadents. Allez donc dire ça à l'ataman. M^{me} Abel va le lui traduire en russe... Elle sera enchantée de cette occasion et vous fera obtenir les palmes académiques au premier janvier prochain...

A ce moment et avant que Bordier eût le temps de répondre, une personnalité très connue dans la république des bas-bleus, une vieille fille de cinquante ans, M^{lle} Durand, qui se faisait appeler d'Urand-Conti et oscillait entre le salon de

M^{me} Abel et celui de la comtesse Manzini d'Alta-Villa, vint dire bonjour aux deux amis.

— Je suis heureux de vous voir fit de Merlin. Vous devriez faire un peu de morale à Bordier qui, je ne sais vraiment pourquoi, méprise les palmes académiques et n'en veut à aucun prix. Pas moyen de lui faire comprendre qu'elles n'ont pas été inventées pour les chiens.

Bordier se contenta de sourire.

— Ah! vous êtes si anti-palmiste dit M^{lle} d'Urand-Conti. Ma foi, vous avez peut-être raison. Toutes les décorations sont aujourd'hui en baisse, depuis le ruban violet jusqu'au ruban rouge. Les Wilson et les sous-Wilson en sont la cause. Et puis, quant aux palmes, il y a vraiment trop d'imbéciles qui s'en parent...

— Tiens, s'écria de Merlin, et moi qui vous croyais lieutenant de l'ordre violet...

— Moi? C'est pour rire que vous le dites, mon cher. Vous savez bien que je suis

royaliste. Jamais le gouvernement de la République n'oserait m'accorder quelque chose...

— Pas même un bureau de tabac?...

— Pas même un bureau de tabac, monsieur le farceur...

— Mais alors, mademoiselle, fit observer Bordier, puisque vous êtes royaliste, puisque vous ne voudriez rien accepter de la République, pourquoi donc fréquentez-vous les salons républicains?..

— Pardon ! En principe, j'évite, autant que mes nombreuses relations me le permettent, le monde républicain. Si je viens chez M^{me} Abel, c'est que je suis son amie personnelle. J'admire son talent, je collabore à sa revue, mais je n'approuve point ses idées politiques.

— Mais, chère mademoiselle, nous le comprenons très bien, dit de Merlin. Bordier a voulu vous taquiner un brin, mais il sait mieux que personne qu'il vous serait difficile de manquer à une fête dans le genre de celle-ci. Et puis, après tout,

la politique, qu'elle soit républicaine ou monarchiste, c'est toujours, au fond, la même chose. Nous nous en fichons dans les grands prix, nous autres hommes de plume, indépendants et boulevardiers. Avouez, chère mademoiselle, que vous vous en battez l'œil, vous aussi...

— Oh non, pas du tout, je proteste, malgré le désir de vous être agréable. Détrompez-vous, mon cher ami. Je ne suis pas une jemenfichiste, moi. Je suis, au contraire, une sincère, une exaltée, une fidèle servante de Sa Majesté...

— Laquelle? demanda de Merlin d'un air naïf.

— Mais, méchant sceptique, du grand Roi que le pays attend.

— Et où est-il donc que j'y coure?...

— Allons, assez de plaisanteries, monsieur le journaliste. Je ne vous force pas, moi, à embrasser mes idées, mais je vous prie de ne pas vous en moquer, s'il vous plaît.

— Il est évident, riposta de Merlin que

j'aimerais mieux vous embrasser, vous, que vos idées, mais je ne m'en moque pas le moins du monde. Vous ne voudriez pas cependant que je me mette à crier : « Vive le roi ! » en plein bal chez Mⁿ^e Abel.

— Mauvais sujet ! fit M^{lle} d'Urand-Conti avec un sourire bienveillant et, après avoir jeté aux deux jeunes gens un « A tout à l'heure ! » amical, elle courut, en sautillant, telle une fillette de quinze ans, vers un groupe de femmes de lettres qu'elle avait aperçues à l'autre extrémité du salon.

Grande, maigre, sèche, avec sa longue figure remplie de tâches de rousseur mi-couvertes de poudre de riz, avec ses fausses dents et ses cheveux courts, frisés, teints en un blond criard, M^{lle} d'Urand-Conti avait un don particulier de provoquer chez toutes les personnes qui la voyaient pour la première fois un sentiment invincible de répulsion. Il fallait la voir très souvent pour pouvoir s'habituer

à regarder sans dégoût cette laideron de cinquante ans, ridicule, prétentieuse et cabotine.

— La vieille toquée !... s'écria de Merlin, aussitôt qu'elle fut partie. Pauvre roi qui a de pareilles servantes...

A ce moment, il fut abordé par M^{me} Marion, une poétesse de quarante ans, potelée et coquette, accompagnée de sa fille Isabelle, élève du Conservatoire, une demoiselle très fière, très sûre de son talent, parlant d'une voix pathétique, choisissant ses phrases, lançant à chaque instant des regards pleins de profondeurs shakespeariennes et surnommée par ses amis : Sarah Bernhardt du vingtième siècle.

— Vous seriez bien aimable, cher monsieur de Merlin, fit M^{me} Marion, d'annoncer dans vos échos que je donne mercredi prochain une soirée artistique dont le programme est des plus attrayants...

— Volontiers... C'est mademoiselle qui en sera le clou, n'est-ce pas ?

— Oui, vous avez deviné. Elle dira, au milieu de la soirée, une poésie inédite de moi... quelque chose de bien... je ne vous dis que ça...

— Cela fera deux clous, alors !... Vous pouvez compter sur moi : je vous ferai une tartine épatante.

Gentil, comme toujours, dit M^{me} Marion. Remercie donc monsieur, Isabelle.

Isabelle regarda le journaliste d'un œil profond, lui tendit la main, la serra et fit d'une voix étouffée :

— Merci.

Puis, se tournant vers sa mère, elle lui dit d'une voix plus profonde encore :

— Invite monsieur à dîner...

— Justement, j'allais le faire... Monsieur de Merlin, voulez-vous venir dîner avec nous le jour de notre soirée ? Nous ne serons pas nombreux... une élite...

— Je veux bien... J'espère d'ailleurs que ce repas sera une sorte de répétition générale... Mademoiselle ne nous laisse-

rait pas manger sans nous déclamer quelque chose.

— Naturellement... soyez tranquille,

Et, en se tournant du côté de Bordier :

— Mais qui est donc monsieur ? Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de le voir quelque part.

— Excusez-moi, fit de Merlin, j'ai oublié de vous présenter mon ami Richard Bordier, un confrère à vous, un poète.

— Enchantée, monsieur. Les amis de nos amis sont nos amis. Aussi, si vous vouliez bien nous faire l'honneur d'accompagner M. de Merlin mercredi prochain, nous serions très heureuses, ma fille et moi, de faire avec vous une plus ample connaissance.

Bordier s'inclina.

— Madame... commença-t-il...

La jeune tragédienne l'interrompit :

— Ne dites pas non, monsieur Bordier, car je suis sûre que vous alliez refuser à maman. Mais vous auriez tort... croyez-moi. Si vous voulez bien venir, je vous

ferai une surprise... Je déclamerai votre *Femme sans cœur*....

— Vous m'avez donc lu ? fit Bordier, agréablement surpris.

— Comme vous voyez.

— Alors c'est entendu, n'est-ce pas, cher confrère ? dit M^{me} Marion,

Cette fois, Bordier accepta de bon cœur. Il allait causer littérature avec M^{lle} Isabelle quand tout à coup Jean de Merlin s'écria :

— Tiens, voilà François Bonhomme qui vous regarde.

— Le maître ? Où est-il ? demanda Isabelle.

— Tenez, là-bas... sur ce canapé. Il est tout seul. C'est le moment d'aller lui caresser le bidon...

La mère et la fille furent tellement impressionnées par la présence du critique François Bonhomme, le grand rabbin du monde des coulisses, qu'elles ne firent même pas attention à la plaisanterie de Merlin, plaisanterie de mauvais goût et

d'autant plus déplacée que Bonhomme, un vieux maniaque érotique, — le fait était connu, — se faisait réellement caresser le ventre, — et le reste, — par toutes les élèves du Conservatoire, qui voulaient arriver à une situation supérieure au théâtre.

— Au revoir, messieurs, à mercredi ! fit M^{me} Marion d'une voix distraite, ne pensant plus ni à Merlin ni à Bordier dès qu'elle eut aperçu l'homme puissant qui disposait de l'avenir de sa fille.

Isabelle fut plus correcte. Elle serra affectueusement la main au journaliste et au poète, au poète surtout pour qui elle semblait avoir un penchant, et majestueusement, telle une reine de tragédie, elle suivit sa mère jusqu'au canapé où, à demi-allongé, François Bonhomme reposait son gros corps de colosse.

A ce moment, Bordier et de Merlin quittèrent l'embrasure de la fenêtre où ils s'étaient tenus depuis leur arrivée et allèrent se mêler à un groupe de reporters qui

causaient bruyamment dans un coin du salon.

Cancaniers par métier, ces pipelets du journalisme étaient en train de potiner avec une outrecuidance d'avocats et des gestes de voyous. Les événements banals de la journée occupaient leur esprit tout entier.

L'arrivée de Merlin et de Bordier donna à cette conversation une note plus boulevardière. Les habitués du *Coq d'Or* se mirent au diapason de ceux de Tortoni. On laissa de côté les potins ramassés à la Chambre des députés et à la Préfecture de police et l'on s'acharna à dire du mal des invités de M^{me} Abel. Chaque nouvel arrivé eut son compte, dès son entrée. Les hommes furent traités d'impuissants ou d'idiots, les femmes de procureuses ou de catins. Les jeunes filles furent particulièrement malmenées.

— Tenez, fit de Merlin, regardez-moi ce groupe de jeunes personnes, entourées de leurs mères, tantes et cousines. Bien sot

serait celui qui en prendrait une pour épouse. Tout ça c'est du simili, du chiqué. C'est un véritable demi-monde des jeunes filles.

Et, en apercevant Osip Mazourine, un jeune critique d'origine russe, qui passait au moment où il prononçait sa dernière phrase :

— N'est-ce pas Mazourine, fit-il, que je suis dans le vrai ?

Mazourine, un ironiste cruel dont la méchanceté était aussi proverbiale dans les milieux littéraires que celle de Merlin dans le monde boulevardier, eut un sourire équivoque.

— Je n'en sais rien, mon cher, répondit-il après une pause. Je crois même que vous calomniez ces petites demoiselles. Elles sont libres d'allures, je l'avoue, elles ont peut-être quelques petits vices cachés, contractés en pension, c'est possible ; elles se laissent chatouiller les cuisses par des hommes de bonne volonté, à l'insu de l'œil vigilant, mais affaibli par la lecture et les

travaux littéraires de leurs mamans respectives...jel'admets... Mais, franchement, je les crois vierges, encore... Je n'affirme rien, n'est-ce pas? Je suis comme M. Renan, je présume, je suppose, voilà tout. Et d'ailleurs, je ne parle pas ici des aînées, des grandes personnes, aussi savantes que la *Revue des Deux-Mondes*. Celles-ci échappent à mon jugement. Elles ont vécu, elles, et connaissent la vie mieux que moi qui ne suis qu'un simple et un naïf. Elles n'ont pas besoin de ma défense. Mais, de grâce, ami Merlin, ne calomniez pas du moins celles qui n'ont pas encore de poil.

— Bravo! fit de Merlin.

— Bravo! répétèrent les autres journalistes charmés par ce raisonnement de sophiste.

— Pourquoi, « bravo »? dit Mazourine, toujours avec le même sourire. Me serais-je mal exprimé? Et il ajouta, en s'en allant :

— Vous m'excuserez si je m'obstine à défendre ces jeunes filles. Je vis de ma plume, moi, je place de la copie dans toutes

les revues qui en veulent. Eh bien ! ces demoiselles, dans quelques années d'ici, seront aussi puissantes dans le journalisme littéraire que leurs mères le sont aujourd'hui. Elles ont déjà leurs coteries à elles et se préparent aux luttes futures. Je ne puis vraiment pas me mettre à dos tous les bas-bleus de Paris.

Et sur ces mots, il s'en alla rejoindre un groupe de poètes symbolistes.

A ce moment, M^{me} Abel trouvant que ses salons étaient suffisamment remplis, donna son bras à l'ataman Barbaroff et, tous deux, ils allèrent s'asseoir au fond du grand salon, sur un canapé qui leur avait été réservé et qui se trouvait au milieu des fauteuils occupés par les personnalités les plus en vue de la société parisienne. Et l'on vit tout à coup apparaître sur une estrade élevée juste en face de ce canapé d'honneur, Paul Lefranc, le patriote aussi sincère que bruyant, celui que de Merlin avait traité de Don Quichotte et que Bordier avait défendu de son mieux.

Paul Lefranc était monté sur l'estrade pour faire une conférence sur l'alliance franco-russe. Il parla pendant une heure environ. Il demanda la nécessité d'une entente officielle entre les deux peuples. Il chanta la gloire de la France et de la Russie réunies et esquissa le tableau des guerres futures.

— La France ne sera heureuse, s'écriait-il pour finir son discours, que le jour où nous verrons les petits chevaux cosaques brouter l'herbe sur les bords du Rhin!...

Paul Lefranc descendit de l'estrade au milieu des bravos enthousiastes de l'auditoire, charmé par sa parole vibrante d'émotion patriotique.

Un grand silence succéda à ce tumulte approbatif, à la vue de M^{me} Abel, qui montait sur l'estrade, à son tour.

Après un court *speech*, dans lequel elle souhaita la bienvenue à l'ataman, l'aimable hôtesse lut un chapitre de son ouvrage intitulé : *Souvenirs d'une Slave de*

cœur, qui devait paraître incessamment dans la *Revue Universelle*.

La lecture de ce chapitre, palpitant d'intérêt et dont chaque mot sentait le souffle puissant de l'auteur, fut couverte d'applaudissements frénétiques. On fit à M^{me} Abel une ovation encore plus chaleureuse qu'à Paul Lefranc ; on la porta littéralement en triomphe jusqu'à son canapé où elle tomba dans les bras grands ouverts du Cosaque. Ce fut un tableau vivant, essentiellement symbolique. Vieillotte déjà, mais bien conservée, avec deux seins blancs comme du marbre, d'une égalité parfaite, mais ayant l'air un peu confus de la liberté qu'on leur laissait de se montrer ainsi en public, M^{me} Abel représentait dignement la troisième République ; Barbaroff, lui, avec sa barbe martiale, son air indomptable et ce je ne sais quoi de mystérieux, d'indéchiffrable, d'indéfini dans son regard chatoyant de bête fauve, personnifiait la Russie telle qu'elle est. Et, d'un mouvement spontané, leurs

lèvres s'unirent dans une accolade fraternelle.

Ce fut alors du délire. On s'empara du Cosaque, on le traîna jusqu'à l'estrade, on lui demanda un discours. Ne connaissant pas le français, il eut la bonne idée de déclamer en russe un poème guerrier qui fit fureur et poussa à son paroxysme l'enthousiasme des invités.

On battait des mains, on poussait des cris de joie, on se bousculait comme sur le boulevard, à la Mi-Carême. Et, profitant de la poussée générale, les *frotteurs* (ils y étaient en nombre; ils adorent les salons des bas-bleus) promenaient discrètement leurs doigts savants sur les gros derrières des matrones et sur les petites fesses entrelardées des jeunes filles.

A ce moment, un coup de sonnette retentit, annonçant la représentation théâtrale qui devait avoir lieu dans la pièce voisine. On s'y porta en masse, on s'installa comme on put, le nombre des spectateurs dépassant celui des fauteuils et des chaises.

La pièce dont M^{me} Abel avait voulu donner la primeur à ses invités était un drame symboliste du poète-mage, Joséphin St-Saül (de son vrai nom Joseph Martin), intitulé *l'Ere de Zoroastre*.

L'action en était très simple. Un jeune poète, Raphaël, dégoûté des turpitudes de la vie moderne, indigné des vices monstrueux et des bassesses révoltantes de ses contemporains, s'imposait la tâche de purifier l'humanité par le surnaturel, apprenait la science des mages et fondait une religion nouvelle, basée sur les principes prêchés jadis par Zoroastre dont il devenait l'apôtre.

Et l'on assistait à une lutte acharnée entre les représentants attitrés du vieux monde pourri et le mage Raphaël qui, après une série de miracles, finissait par avoir raison de ses ennemis et rendait à l'humanité le bonheur perdu. Ses disciples, — toute une légion de sous-mages, — lui prêtaient serment de fidélité et le proclament le plus grand esprit du siècle, le Zoroastre moderne.

Cette pièce, terminée par une apothéose mystique, fut accueillie par des murmures approbatifs et des applaudissements discrets. On la trouvait bien écrite, bien jouée, mais on ne s'en sentait pas empoigné jusqu'aux entrailles, comme tout à l'heure après le discours de Paul Lefranc, la lecture de M^{me} Abel et la déclamation de l'ataman Barbaroff. Ce ne fut donc que ce qu'on appelle un succès d'estime.

— Ces bas-bleus sont vraiment extraordinaires, murmura de Merlin à l'oreille de Bordier. Quelle idée de nous donner le même soir du Paul Lefranc, du Barbaroff et du Joséphin St-Saül. Dieu, quel ra-gôût !

Et il ajouta :

— Heureusement que c'est fini. Allons souper.

M^{me} Abel, qui aime à faire les choses grandement, avait préparé pour ses invités un souper fort succulent devant servir d'intermède entre les parties politique et théâtrale et la partie musicale de la fête.

La salle à manger, bien qu'elle fût très spacieuse, ne pouvant contenir qu'une partie des invités, on avait transformé en salles supplémentaires trois autres pièces de l'hôtel.

Dans la grande salle, la place d'honneur avait été naturellement réservée à l'ataman, le héros de la soirée. M^{me} Abel se mit à sa droite et Paul Lefranc à sa gauche. Ce dernier eut pour voisine M^{me} Lamotte, la femme du sénateur André Lamotte. Le critique François Bonhomme fut placé entre cette dame et M^{me} de Waltermann, un bas bleu autrichien. Le sénateur Lamotte, assis à droite de M^{me} Abel, faisait face à son épouse. M^{me} di Rudini, une matrone romaine s'occupant de politique et de littérature — une M^{me} Abel italienne, — placée à côté du sénateur, avait pour deuxième voisin, M. Picard, professeur à l'Ecole normale. Puis, venaient dans un pêle-mêle, des bas-bleus, des étrangers de marque, des hommes politiques, des écrivains, des artistes : M^{me} de Roche-

grosse, directrice de la *Femme*, M^{me} Bazin, directrice de *l'Emancipation*, M^{lle} d'Urand-Conti, M^{me} Marion, don Ricardo de Malaga, un riche gentilhomme espagnol, M. Breakson, un millionnaire américain, deux Russes de distinction : le prince Zalevoï et le général comte Polehoff, les députés Varin et Arnould, Joséphin St-Saül, auteur de *l'Ere de Zoroastre*, Julien Leprince, un critique à la mode, émule de François Bonhomme, le poète révolutionnaire Philippe Duran, le poète-romancier symboliste George-Arnoux, etc.

Une des salles supplémentaires avait été réservée spécialement aux jeunes filles. On y remarquait, entre autres, M^{lle} Léonie Lamotte, fille du sénateur, M^{lle} Marie Picard, fille du professeur, M^{lle} Bianca di Rudini, M^{lles} Jeanne et Henriette Bazin, filles de la directrice de *l'Emancipation*, M^{lle} Ida de Waltermann, une jeune musicienne aussi talentueuse que jolie, fille de M^{me} de Waltermann, la femme de lettres

autrichienne, M^{lle} Isabelle Marion, M^{lle} Nadia Popoff, une jeune actrice d'origine russe qui venait d'être engagée à l'Odéon.

Malgré la consigne, plusieurs hommes s'étaient faufilés dans cette société de jeunes filles : le poète César Blond, le peintre Stéphane Valtès, Jean de Merlin, Richard Bordier, Osip Mazourine, d'autres encore.

Autant dans la grande salle la conversation générale était sérieuse et oscillait entre la poésie symboliste et la politique, autant ici on causait et l'on s'amusait sans façons. Les hommes ne se gênaient pas de faire ouvertement la cour à leurs voisines de table, qui répondaient à leurs galanteries, quelquefois très osées, par de petits rires pervers et des paroles naïves : tout ce qu'il faut pour exciter des hommes mûrs.

César Blond était assis à côté de M^{lle} Bianca di Rudini et Stéphane Valtès à côté de M^{lle} Ida de Waltermann. L'un et l'autre pelotaient ferme leurs voisines.

M^{lle} Bianca était une superbe brune de dix-huit ans, à la peau mate, aux yeux brûlants. Suivant l'exemple de sa mère, elle se préparait à la vie publique. Son jeune âge et ses sympathies pour les Muses (elle était artiste dans l'âme, disait-elle, et, en dehors de la poésie, cultivait la musique, la peinture et la sculpture), ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux événements de la politique internationale. Elle était heureuse de faire la connaissance de César Blond dont elle avait lu tous les ouvrages. Arrivée à Paris avec sa mère depuis un mois à peine, c'était pour la première fois qu'elle le rencontrait dans le monde. Elle le trouvait charmant et paraissait ignorer qu'il avait dépassé la cinquantaine. Sa barbe rousse, ses longs cheveux châtain-clair, ses yeux bleus, ses lèvres sensuelles, sa parole aphrodisiaque subjuguèrent l'Italienne. Le poète s'en aperçut bien vite et il se promit d'en profiter. Il dit à la jeune fille mille douceurs, glorifia ses qualités de corps et d'esprit, lui jura qu'il n'avait

jamais rencontré une femme qui l'égalât en beauté. Vers la fin du souper, César et Bianca causaient comme deux amoureux ; ils s'étaient promis de se revoir et s'étaient fixé rendez-vous pour le lendemain au musée du Louvre.

Stéphane Valtès eut presque autant de succès que son ami le poète. M^{lle} Ida de Waltermann, bien qu'elle fût plus froide et plus réservée que Bianca, lui avait promis de visiter son atelier, après s'être laissé peloter le genou sous la table.

Richard Bordier causa pendant toute la durée du souper avec M^{lle} Marion qui, décidément, avait un faible pour lui ; Jean de Merlin se lia avec Nadia Popoff et lui promit beaucoup de réclame dans tous les journaux de Paris ; Mazourine, qui s'était placé entre les deux demoiselles Bazin, sut les amuser par de petites histoires, spirituelles et méchantes. Quant à M^{lle} Léonie Lamotte et à M^{lle} Marie Picard, — deux amies de pension qui avait l'air de s'aimer bien, — elles ne firent que

causer entre elles, accueillant avec un dédain très marqué les propos galants de leurs voisins de table. Aussi, ces derniers finirent-ils par les laisser tranquilles, ayant compris qu'ils avaient affaire à des jeunes filles qui avaient l'habitude de s'amuser toutes seules, sans aucun concours des messieurs.

Après le souper, un concert instrumental et vocal fut organisé dans le grand salon. M^{me} Abel fit asseoir l'ataman à côté du piano pour qu'il puisse admirer de près les artistes. Et, en effet, le Cosaque se mit à les examiner attentivement, d'abord les femmes, puis les hommes, l'un après l'autre, des pieds à la tête, avec des airs d'un monarque oriental à qui l'on présente des esclaves. Et il fut extrêmement étonné de voir des messieurs décorés et des femmes du monde causer d'égal à égal avec ces gens-là qu'il considérait comme des pîtres.

— Quelle drôle de chose tout de même

que la civilisation occidentale, se dit-il mentalement.

Le concert fut des plus brillants. Jean de Reszké, Faure, M^{me} de Sembrich, M^{lle} Van Zandt, d'autres encore, se firent applaudir successivement. Puis, ce fut le tour de M^{lle} Ida de Waltermann qui se mit au piano et joua avec un véritable talent plusieurs mélodies hongroises. L'auditoire, charmé par cette musique si originale, à la fois douce et sauvage, fit à la jeune artiste une ovation très chaleureuse.

Pendant qu'elle jouait, M. Breakson, le richissime Américain, s'approcha de sa mère, M^{me} de Waltermann, et lui demanda la permission d'envoyer, le lendemain, à M^{lle} Ida, comme preuve de son admiration, un petit souvenir... un collier en diamants. La mère accepta, remercia l'étranger de son amabilité et, avec les airs d'une princesse qui accorde une grâce, lui donna son adresse.

— Tous les jours de deux à quatre, fit-elle.

Au même moment, dans le salon voisin, César Blond flirtait avec Bianca di Rudini, la tenant presque dans ses bras sur une petite causeuse moelleuse ; dans un coin Jean de Merlin disait des saletés à l'oreille de Nadia Popoff ; don Ricardo de Malaga contait fleurette aux deux demoiselles Bazin qui l'invitèrent à venir prendre le thé chez leur mère le surlendemain soir ; M^{lle} Léonie Lamotte et M^{lle} Marie Picard se dévoraient des yeux, et M^{me} Marion et sa fille Isabelle, sans attendre la fin du concert, filaient à l'anglaise, suivies de près par le grand critique François Bonhomme... qui a l'habitude de se coucher de bonne heure.

II

En sortant du musée du Louvre où ils s'étaient rencontrés et où ils passèrent une heure à flâner, à regarder les tableaux et à discuter sur l'amour, César Blond et Bianca di Rudini montèrent dans la voiture du poète et allèrent faire un tour au Bois.

Il était quatre heures du soir. L'allée des Acacias était pleine d'équipages mondains, demi-mondains et neutres, c'est-à-dire loués au mois, à l'heure ou à la course.

Enfoncés dans leur coupé, serrés l'un

contre l'autre, César et Bianca causaient de l'amour et de la vie parisienne. La voix douce, chantante du poète caressait les sens de l'Italienne. Elle était heureuse de se trouver là, à côté de lui, de sentir sa taille entourée de son bras, ses jambes serrées par les siennes. Cet homme la subjuguait, l'excitait, lui donnait soif de caresses. Sans s'être encore donnée à lui, elle lui parlait déjà comme à un amant, prête à se livrer sans scrupules, sans ce premier refus de rigueur que certaines femmes considèrent comme le *sine qua non* de la chute. Elle lui faisait même des avances, tendait à ses baisers savants sa bouche enflammée, se serrait contre son corps, frémissante. Elle attendait avec impatience le moment où, après avoir baissé les stores de la voiture, César pousserait ses privautés plus loin qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Mais le poète érotique n'était pas l'homme à faire de l'amour en voiture. Il était trop raffiné pour cela, il ne manquait jamais de traverser toute la

gamme de la passion charnelle, avant d'arriver à l'acte brutal, lui-même. Et puis, il ne pouvait se passer d'accessoires. « L'amour en voiture, fi donc! disait-il souvent, il faut laisser ça à des brutes. » Aussi, pendant que Bianca continuait de s'offrir, il continuait, lui, de la satisfaire avec des hors-d'œuvre. C'étaient de petits frôlements, de petits baisers sur la bouche et sur la nuque, des serrements de mains et de jambes et, par-dessus tout, d'aphrodisiaques paroles. Et, quand il s'apercevait que la jeune fille était arrivée au paroxysme du désir, il changeait brusquement de conversation, se mettait à causer de la vie parisienne et expliquait à Bianca les dessous, les mystères de cette vie si étonnante, unique au monde, de cette vie qui est à la fois un paradis et un enfer, qui change en esclave tout humain qui s'y est adonné corps et âme, mais en esclave vivant dans une perpétuelle extase, dans une surexcitation des sens et de l'esprit, qui en fait un être à part, si admiré

par les étrangers et les provinciaux : cet être bizarre qu'on appelle le Parisien...

Il était cinq heures et demie précises quand le cocher, sur un ordre donné d'avance, après avoir fait le tour du Lac et traversé l'avenue du Bois, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, la rue Royale et le boulevard de la Madeleine, enfila la rue Caumartin et arrêta brusquement son cheval devant une maison correctement bourgeoise.

— Nous descendons ici ? demanda Bianca, heureuse.

— Oui, cher ange, si vous voulez bien me permettre de vous montrer une des curiosités de Paris.

— Mais je veux bien... certainement, répondit l'Italienne, un peu désappointée. « Ce n'est donc pas *pour cela* que nous venons ici », pensa-t-elle.

Le poète l'aida à descendre, lui donna son bras et la conduisit, à travers un sombre vestibule et un escalier à peine éclairé, au deuxième étage de la maison où il

sonna à la porte unique qui s'y trouvait. Une jeune bonne en tablier et en bonnet blancs vint l'ouvrir aussitôt et, sans mot dire, conduisit les deux amoureux dans un petit salon très élégant. Cette pièce communiquait directement avec l'anti-chambre.

— Nous sommes ici, fit César Blond, après avoir posé sur les lèvres de Bianca un baiser éperdu, chez Martha, la célèbre procureuse de Paris. Sa maison composée de cinq étages lui appartient, et elle en est seule locataire. Il n'y a qu'un appartement par étage. Quand on désire en louer un pour quelques heures, il faut toujours le retenir d'avance, la veille au moins, pour être sûr de l'avoir à sa disposition. La propriétaire de la maison et ses domestiques sont d'une discrétion parfaite et on est sûr de ne pas être reconnu dans l'escalier... Il y fait si noir!... J'ai tenu, chère petite amie, à vous montrer cette maison de rendez-vous, si essentiellement parisienne. Si vous voulez bien, nous

/ y prendrons notre *five o'clock tea*... C'est une idée, n'est-ce pas, ma petite reine?

Et, après avoir enveloppé Bianca d'un regard langoureux, il l'attira sur le canapé, l'embrassa sur la bouche, sur le front, sur la nuque, dégrafa son corsage...

L'Italienne, qui se pâmait sous l'influence des caresses savantes du poète, se laissa porter comme un enfant dans la pièce d'à côté. Cette pièce était un petit boudoir meublé d'une causeuse, d'une chaise longue, d'une table, de deux grands fauteuils et d'une toilette. Des peaux d'ours couvraient le parquet et deux grandes glaces étaient placées l'une en face de la causeuse, l'autre en face de la chaise-longue, laissant voir dans leur grandeur naturelle les personnes qui s'y asseyaient.

De ce boudoir on passait directement dans la chambre à coucher, entièrement capitonnée et couverte de tapis, et ayant pour tout meuble un énorme lit de milieu. Un cabinet de toilette et une salle de bains se trouvait dans le fond de l'appar-

var qui bouillait sur la table. En même temps, ils se bourraient de minuscules sandwichs au foie gras. « Excellentes, n'est-ce pas? » disait César ; « Excellentes, excellentes! » répondait Bianca, une des spécialités de la maison.

Et, tout en buvant et tout en mangeant, ils causaient. Vanné après la séance de tout à l'heure, impuissant à la recommencer, César Blond s'amusait à présent à exalter les amours lesbiennes, les seules amours, disait-il, pouvant procurer à la femme les jouissances suprêmes.

Tout ce qui avait trait à ce vice frappait beaucoup l'esprit de la jeune fille. Les pratiques dont lui parlait César la tentaient, elle qui n'avait jamais eu de « femme ». Elle l'avoua au poète qui fut incrédule et rit d'un petit rire ironique, accompagné de hochements de tête où apparaissaient tout son scepticisme et toute son ignominie de satire. Et Bianca eut honte de s'être révélée si naïve et si inexpérimentée aux yeux de cet homme.

Elle en eut honte réellement, tellement elle se sentait subjuguée par la corruption et le vice que cet érotomane personnifiait d'une façon si admirable. Et elle préféra qu'il la prît pour une menteuse, se promettant de profiter de la première occasion pour se mettre au diapason des plus raffinées prêtresses de Lesbos...

M^{me} di Rudini n'avait pas de préjugés. Elle accordait à sa fille toutes les libertés : celle de sortir seule, de dîner en ville, d'aller au théâtre en compagnie de jeunes gens. Aussi, ne fut-elle pas étonnée le moins du monde quand Bianca lui avait annoncé qu'elle allait passer son après-midi et sa soirée avec le poète César Blond.

En sortant de chez Martha, les deux amoureux allèrent dîner chez Paillard, et finirent leur soirée aux Variétés. On jouait une vieillerie, toujours drôle : la *Belle Hélène*, d'Offenbach. César Blond, d'un tempérament éternellement jeune, ne sen-

tait pas la distance qui le séparait du temps où, gamin de vingt-cinq ans, il se jetait avec une joie juvénile dans le tourbillon de la vie parisienne. Il se croyait encore sous le second Empire chaque fois qu'il allait assister à une des pièces du répertoire favori de Napoléon III.

La Belle Hélène, la Vie Parisienne, Orphée aux Enfers, Schneider, Judic! Que de souvenirs, bon Dieu! Et comme il se sentait jeune, là, dans une avant-scène des Variétés, à côté d'une jolie femme, une conquête! — et en train d'applaudir ses anciennes connaissances : ce rire si terriblement moqueur et sceptique de Meilhac et cette musique si effrontément aphrodisiaque du maître juif Offenbach... Et, sous l'influence de ce rire et de cette musique, toute la période de sa première jeunesse lui revenait à l'esprit. Ah! le carnaval napoléonien, le chahut impérial! Quelle noce, quelle rigolade grandiose! On ne faisait que rire du haut en bas. On était frères en vie joyeuse entre princes

hommes de lettres et cabots. Le commerçant, l'ouvrier, eux aussi, chahutaient à leur tour, heureux de ramasser les louis d'or jetés par les autres. Et les hôtes de la France, rois et archiducs, jouant le rôle de piliers dans nos théâtres et nos restaurants de nuit ! Et les femmes, les femmes du second empire, cocodettes, cocottes, actrices ! Joyeux souvenirs d'un mardi gras social...

Suivant l'exemple de la plupart d'écrivains légers, éclos sous l'Empire, César Blond, tout en se ralliant à la République, était resté bonapartiste au fond de son cœur. Il regrettait la cour impériale et ses fêtes. Il se sentait né courtisan et le palais de l'Élysée ne suffisait point à son ambition. Au lieu de boudier cependant, il préféra, comme tant d'autres, tourner en ridicule le monde officiel de la troisième République. Il fréquentait les salons républicains pour se moquer ensuite des personnes qu'il y avait rencontrées. Et comme il ne manquait point d'esprit, il se payait

leurs têtes dans les grands prix, à son café, à son cercle (il était de l'*Épatant*), et aussi chez la princesse Mathilde dont il était un des fidèles. Et, tout en blaguant les républicains et, tout en se moquant de la République, il attendait patiemment « le doux tyran » qui, à son idée, était seul capable de relever le prestige de la France, et qui, en outre, ne manquerait certainement pas d'accorder aux arts et aux lettres sa haute protection, protection que la République s'obstinait à leur refuser. César Blond était cependant le dernier à avoir le droit de se plaindre de la République qui ne l'empêchait pas de gagner largement sa vie, qui avait la bonté de ne pas faire poursuivre par le Parquet ses écrits érotiques, (tandis que l'Empire avait fait poursuivre le grand Flaubert,) et qui a poussé sa bienveillance jusqu'à lui avoir accordé la croix de la Légion d'honneur, distinction qu'elle avait cependant refusée à des écrivains plus talentueux et mieux disposés pour le régime républicain. Mais pour se rendre compte

de cela, il lui aurait fallu avoir une autre conscience que la sienne. Lui, il croyait, au contraire, avoir obligé la République en acceptant le ruban rouge. Si, en échange, elle lui avait au moins décerné une pension d'une cinquantaine de mille francs par an et une sinécure aux Beaux Arts... Ah ! oui, alors ! Pas si bêtes, messieurs les républicains. Ils préféreraient garder la galette pour eux afin de pouvoir entretenir des filles d'Opéra...

Après le théâtre, César proposa à Bianca de lui montrer quelques curiosités du Paris nocturne. Elle accepta volontiers. Il la conduisit à la taverne Pousset, rendez-vous de poètes et de journalistes, au bal du moulin Rouge où trônait la fameuse chahuteuse la Goulue, au café du Rat Mort, sanctuaire nocturne des prêtresses de Lesbos, et, pour finir, au cabaret du chansonnier Bruant.

Aristide Bruant, un poète de talent, ce qui ne l'empêche pas d'être un bon

commerçant, sachant que la poésie seule ne suffit pas dans cette fin de siècle à faire nourrir un homme ayant bon appétit, eut un beau jour l'idée de fonder à Montmartre un cabaret artistique destiné à faire fraterniser les Muses avec la bière et autres boissons jouissant de la faveur publique.

La clientèle de Bruant est assez mélangée. On rencontre dans son cabaret des souteneurs, des filles, des voleurs d'hier et des assassins de demain, tranquillement assis à côté d'artistes, d'hommes de lettres et de viveurs. Les femmes du monde et les demi-mondaines s'y montrent aussi quelquefois, accompagnées de leurs maris ou amants.

Dans une atmosphère lourde, remplie de fumée et d'alcooliques odeurs, tout ce monde-là fraternise et applaudit Bruant qui, vêtu d'une chemise rouge, chaussé de grandes bottes, avec ses cheveux rejetés en arrière, se promène à travers la petite pièce et, de sa voix faubourienne, une voix enrouée, gueule ses chansons, pleines d'une

poésie bizarre, poésie essentiellement parisienne où passent toutes les misères, toutes les plaies de la grande ville, d'où s'exhalent les odeurs des ruisseaux de Montmartre et où le scepticisme le plus cruel s'arrête tout à coup devant un mot de pitié, produisant un effet lyrique, aussi émouvant qu'inattendu.

Par originalité et pour ne pas être accusé de flatter le public, Bruant a décidé d'insulter tous ses clients, sans exception : de traiter les hommes de maquereaux et les femmes de catins. On sait que c'est l'habitude de la maison et l'on ne se fâche pas, et même c'est bien cette innovation qui a augmenté la clientèle mondaine de Bruant. Beaucoup de femmes du monde ne viennent au Mirliton (c'est le nom qu'Aristide Bruant a donné à son cabaret) que pour s'entendre dire des grossièretés.

Il y avait foule au Mirliton, le soir où César et Bianca étaient venus y passer un quart-d'heure.

Ils trouvèrent à peine de la place. Bruant ayant aperçu César Blond vint lui serrer la main. César lui présenta Bianca et le pria de chanter, pour faire plaisir à la jeune Italienne, sa meilleure chanson *A Saint-Lazare*.

— On ne peut pas refuser ça à une gon-
zesse aussi jolie et à son mecq qu'est un
copain, fit Bruant, et se mettant au milieu
de la pièce, il entama :

C'est de la prison que j' t'écris
Mon pauv' Polyte,
Hier je n' sais pas c' qui m'a pris
A la visite ;
C'est des maladi' s qui s' voient pas
Quand ça s' déclare,
N'empêche' qu'aujourd'hui j' suis dans l' tas,
A Saint-Lazare !

Après une série de recommandations
faites à son « petit chéri », l'héroïne de la
chanson finit sa lettre par cette strophe
où apparaît l'âme de la prostituée, cette
âme basse et cependant sentimentale,

oscillant entre la dépravation la plus immonde et les rêves les plus naïvement idylliques :

J'finis ma lettre en t'embrassant,
Adieu, mon homme,
Malgré qu' tu soy' pas caressant,
Ah! j' t'ador' comme
J'adorais l' bon Dieu, comme papa,
Quant j' étais p' tite,
Et qu' j'allais communier à
Saint'-Marguerite.

Certaines parties de cette chanson, — qui est une petite étude de mœurs en même temps qu'une satire sociale, — ayant paru un peu obscures à la jeune Italienne, elle en demanda l'explication au poète. Et elle fut très étonnée d'apprendre que les filles publiques qui n'ont pas assez d'argent pour pouvoir se mettre dans leurs meubles, mener grand train et entretenir des relations avec les autorités du pays, sont forcées par l'État à se faire inscrire sur un registre spécial et à se soumettre, pé-

riodiquement, à des visites médicales... dans l'intérêt des familles dont les membres peuvent avoir avec elles des rapports momentanément conjugaux. C'est la prison qui attend les insoumises.

— Comme nous sommes encore barbares, malgré cette civilisation dont nous sommes si fiers et dont nous ne cessons de nous vanter, dit Bianca.

— Certainement, répondit le poète, on nous plaindra bien dans cent ans...

Quelques instants après, ils quittèrent le cabaret et se retrouvèrent sur le boulevard extérieur, vide et silencieux à cette heure. Les raccrocheuses et leurs souteneurs, eux-mêmes, avaient déjà quitté leur travail. Certaines brasseries de nuit étaient cependant encore ouvertes. Leurs vitres, faiblement éclairées, paraissaient cacher des mystères. Au coin de la rue des Martyrs, une charcuterie, qui reste ouverte toute la nuit, était pleine de cocottes, de bohèmes et de marlous en train d'absorber, fraternellement, des tartines de quatre

sous. Des silhouettes de sergots apparaissaient de temps à autre dans le lointain et disparaissaient dans le vague, tandis que le bruit de quelques rares voitures attardées interrompait le silence du boulevard endormi.

— Quel beau paysage ! s'écria l'Italienne.

— N'est-ce pas ? répondit le poète érotique. Ah ! si nos boulevards étaient couverts de fleurs, comme il serait doux de s'y reposer à deux la nuit !...

Et, après avoir dessiné de sa main un geste vague, il aida la jeune fille à monter dans sa voiture.

Un quart d'heure plus tard, Bianca sonnait à la porte de la maison meublée de la rue Lafayette où elle demeurerait avec sa mère. Quand cette porte s'ouvrit, César Blond baisa la main de l'Italienne, lui promit d'aller la voir le lendemain, attendit que la porte fût fermée, sauta vivement dans sa voiture et se fit conduire chez lui.

Il était deux heures du matin.

M^{me} de Rudini n'était pas encore couchée au moment où Bianca entra dans la chambre pour lui dire bonsoir.

— Je t'attendais, ma fille, fit-elle. T'es-tu bien amusée ?

— Oh oui, maman, très bien. C'est un charmant homme ce poète...

— Il te plaît bien ?

— Beaucoup.

— En serais-tu amoureuse pour de bon ?

Bianca vint embrasser sa mère.

— Pour de bon?... Tu me poses là une question délicate. Je te le dirai dans un mois. Pour le moment, il me plaît mieux que les autres, voilà. C'est un vrai poète, il en a la flamme et ce quelque chose qui attire les femmes. C'est un passionné et un sentimental, et puis il est nôtre. C'est un méridional dans toute l'acception du mot : un être doux, romantique. Il me paraît être plus Italien que Français... En tout cas, il n'a rien de commun avec les Français du Nord, cette race désagréable, brutale, germaine...

M^{me} di Rudini souriait en écoutant le bavardage de Bianca.

— Tu l'aimes, ma fille, dit-elle, tu l'aimes...

— Tu ne m'en veux pas? lui demanda la jeune fille.

— Loin de là, mon enfant. Ecoute seulement ce conseil que je crois devoir te donner. N'oublie pas, ma fille, que nous sommes en France, dans cette France, qui, malgré tout ce que nous pouvons dire et entendre dire dans un salon rempli d'Italiens et de Français, est aujourd'hui pour nous un pays ennemi. Prends donc garde à toi, ma petite Bianca, toi qui aimes tellement ta patrie. N'oublie pas que tu es Italienne avant tout et tâche que l'amour pour un Français qui naît dans ton cœur ne te laisse pas oublier ton pays, ton Italie bien aimée, qui d'un jour à l'autre peut être envahie par les troupes françaises... Ce jour-là, les hommes qui te paraissent si doux aujourd'hui, dont tu admires le talent et les qualités diverses,

deviendraient nos ennemis les plus terribles. Ils égorgeraient nos frères sans pitié... On connaît bien les sentiments humanitaires des Français en temps de guerre...

Bianca devint pensive et, après une pause :

— Sois tranquille, maman. Jamais je n'aimerai un homme autant que j'aime ma patrie.

— Tu es une brave fille, dit M^{me} di Rudini en l'embrassant. Je suis fière de toi...

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix solennelle, elle se leva de son fauteuil, alla jusqu'à la porte et regarda instinctivement dans la pièce d'à côté, bien qu'elle fût sûre que personne n'eût pu y entrer pendant qu'elle causait avec sa fille, la porte de l'antichambre ayant été fermée à clef. Puis elle revint auprès de Bianca, lui prit la main, la fit asseoir à côté d'elle et lui tint ce langage :

— Ma chère enfant, tu viens d'avoir

dix-huit ans et je puis te confier aujourd'hui des choses que je ne t'avais pas encore confiées jusqu'ici .. Tu sais que je m'occupe beaucoup de politique, que je suis initiée à tous les dessous de la diplomatie internationale dont je t'ai fait entrevoir quelques coins. Eh bien, ce que tu ne savais pas, ma fille, c'est que depuis plusieurs années, depuis la mort de ton père, j'occupe une situation tout à fait confidentielle et d'une importance hors ligne, au ministère des affaires étrangères de notre pays. Voici en quoi consistent les services que je rends à notre gouvernement : Tu sais que nous avons, dans tous les grands pays d'Europe, en dehors d'agents attachés à nos ambassades (ceux-là sont généralement connus du gouvernement du pays où ils résident et par conséquent leurs moyens d'action sont restreints) des agents secrets, des espions, comme on dit vulgairement, qui dépendent directement du ministère des affaires étrangères. Pour pouvoir bien remplir leur rôle, si difficile,

ces agents ne doivent avoir aucun rapport avec l'ambassade du pays où ils séjournent, ils doivent avoir un métier ou une situation mondaine pouvant expliquer leur présence dans ce pays et, en outre, ils ne doivent jamais confier à la poste ce qu'ils ont à communiquer à leur gouvernement. Aussi, ce dernier a-t-il besoin de personnes de confiance, absolument sûres, qui voyagent à travers les différents pays d'Europe et reçoivent les rapports verbaux des agents secrets en question... Et voilà pourquoi nous voyageons si souvent, ma fillette...

— Je m'en doutais, fit Bianca à voix basse.

M^{me} di Rudini l'embrassa sur le front.

— Vraiment? tu t'en doutais? Et tu ne m'en as jamais soufflé un mot!... Cela prouve que tu es forte, ma fille... Tant mieux, tant mieux! Je vois que j'ai eu raison de t'avoir confié mon secret... Désormais, tu seras ma collaboratrice, nous tra-

vaillerons ensemble pour le bonheur de l'Italie.

Et, encore une fois, les deux femmes s'embrassèrent. Et ce baiser chaste, ce baiser de mère à fille fut comme un serment de fidélité prêté à la cause secrète qu'elles devaient servir toutes les deux.

La pendule venait de sonner trois heures. M^{me} di Rudini se mit au lit et Bianca, avant d'aller dans sa chambre, resta longtemps encore au chevet de sa mère qui lui parla de la France et de l'Italie, de la triple alliance, de Bismarck, de Crispi, du roi Humbert, des espions français et des espions italiens, de la mission secrète dont elle était chargée actuellement et qui devait la retenir en France pendant plusieurs mois encore. Sous l'influence des paroles de sa mère, Bianca se trouvait dans un état de surexcitation cérébrale qui lui faisait voir le métier d'espion et particulièrement celui d'espionne comme le plus beau des métiers, entouré de mystère et de l'auréole du danger. En ce mo-

ment, elle ne pensait plus ni à César Blond ni aux amours lesbiennes qui lui avaient tracassé la tête dans la soirée. Elle était adonnée tout entière à la politique, elle voulait connaître tous les secrets de la défense nationale française pour les livrer à l'Italie...

— Oh oui, je serai espionne, dit-elle à l'oreille de sa mère au moment de lui dire bonne nuit. Tu verras combien je te serai utile... Tu seras fière de ta fille...

— Je n'en doute pas, mon enfant. Promets-moi seulement de ne rien faire, rien entreprendre sans me consulter auparavant. La prudence, une prudence exagérée, une méfiance de bêtes fauves, voilà la première qualité des diplomates et des agents secrets. Il faut se méfier de tout et se tenir toujours sur la défensive car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Nous autres, Italiennes, nous sommes nées diplomates; en outre, toi, ma petite Bianca, tu es douée d'une intelligence hors ligne. Il te sera donc plus facile qu'à une autre de tromper

nos ennemis et de jouer le rôle que tu voudras jouer. Il ne faut pas cependant avoir trop de confiance en soi-même, car cela peut vous coûter cher. L'apprentissage est nécessaire dans tous les métiers : malheur aux enfants qui se croient plus savants que leurs pères. Tu as la tête exaltée, ma fille chérie. Tu pourrais vouloir aller trop vite, en oubliant notre proverbe : *Chi va piano va sano*. Excuse-moi de te le répéter encore une fois, mais je veux que tu me promettes de ne rien faire en fait d'espionnage avant de me consulter.

Bianca leva la main comme pour prêter serment et elle dit d'une voix solennelle :

— Sur la Sainte Vierge, je te le jure, ma mère.

III

La soirée de M^{me} Marion avait réussi à merveille. Tous les grands journaux de Paris en donnèrent des comptes rendus remplis d'appréciations des plus flatteuses du talent de M^{lle} Isabelle Marion, la jeune tragédienne à qui l'on prédisait le plus bel avenir.

Au cours de cette soirée, l'amitié d'Isabelle et de Richard Bordier, commencée quelques jours auparavant, entra dans une phase nouvelle. M^{lle} Marion ayant déclamé plusieurs poésies du jeune écrivain qui obtinrent un véritable succès, Bordier en

fut très touché, et vers la fin de la soirée, se trouvant encore sous le charme de la voix de l'artiste, lui fit une déclaration d'amour. Isabelle, qui s'y attendait, regarda le jeune homme dans le blanc des yeux, lui serra la main de toutes ses forces et lui demanda :

— Vous dites que vous m'aimez... N'est-ce pas une simple fantaisie de poète?...

Bien qu'au fond ce ne fût que ça, Bordier lui assura que ses sentiments à son égard étaient tout ce qu'il y avait de plus sérieux. Alors Isabelle, qui ne cessait pas de serrer la main à Richard, lui dit de l'attendre le lendemain à sa sortie du Conservatoire.

— Nous causerons, fit-elle.

Richard fut exact au rendez-vous, bien que sa flamme de la veille se fût déjà calmée sensiblement. Il se reprochait intérieurement de s'être un peu emballé. Ayant eu des chagrins d'amour dans sa première jeunesse, il avait peur, depuis, des liaisons ennuyeuses et tremblait rien

qu'à l'idée du collage. Isabelle n'était pas évidemment une femme ordinaire pouvant se contenter d'une passade de quelques jours. Elle était très bizarre, presque excentrique et paraissait passionnée.

Elle avait plusieurs protecteurs, entre autres François Bonhomme, le grand critique. Richard le savait et c'était encore une des raisons pour lesquelles cela l'ennuyait de jouer auprès d'elle le rôle d'amant de cœur, de se lancer dans une comédie de la passion avec une femme capable de prêter son corps aux caresses de vieux messieurs, en échange d'argent, de cadeaux ou de hautes protections. Aussi, s'était-il décidé à marcher carrément au but, sans s'attarder à des préliminaires qui seraient dans la circonstance tout simplement ridicules.

La jeune artiste, elle, voyait les choses d'une façon tout à fait différente. Elle aimait en Bordier un poète dont elle voulait faire son amant idéal, sinon platonique, un frère. Elle aurait voulu être pour

lui une « âme-sœur », une déesse, et elle avait décidé de ne point lui céder avant de le soumettre à une série d'épreuves. Elle vint au rendez-vous vêtue de noir, la figure cachée sous une voilette épaisse, et décidée à jouer le rôle de jeune fille vertueuse. Aussi, son indignation fut-elle grande, quand Bordier lui proposa avec un air qui interprétait on ne pouvait plus clairement ses intentions, d'aller passer quelques instants dans son logement de garçon. Ce n'était donc que cela ! Ce poète se contentait du désir vulgaire d'un accouplement bestial. Quelle désillusion ! Isabelle le lui reprocha amèrement.

— Monsieur, fit-elle, d'une voix vibrante, digne d'un futur premier prix du Conservatoire, vous me prenez donc pour une grue?...

Richard pensa : « N'avais-je pas raison d'être inquiet ? Voilà qu'elle commence déjà ses tirades ».

— Pas du tout, ma chère amie, répondit-il, je vous propose une chose toute

simple. Si nous devons nous aimer, à quoi bon la fausse pudeur? Nous sommes artistes tous les deux... Eh bien! agissons en artistes, écoutons notre cœur et fichons-nous du reste...

— Notre cœur? Oui, moi, je n'obéis qu'à mon cœur. Je vous aime et je ne m'en cache pas. Mais vous? Si vous m'aimiez réellement, vous n'oseriez pas me proposer de me donner à vous comme cela, du jour au lendemain. Vous auriez d'abord voulu comprendre mon âme, l'étudier, l'attacher à la vôtre. Après cette communion de nos âmes, celle de nos corps s'imposerait tout naturellement... plus tard. Mais vous ne m'aimez pas, c'est certain, et, dès lors, tout s'explique. Vous n'êtes, monsieur, qu'un homme ordinaire... comme la majorité des hommes, hélas! Et dire que je vous croyais tellement au-dessus du reste de l'humanité, que je voyais en vous un véritable amant, un être supérieur, un dieu! Ah! pauvres de nous! Les relations entre

✓ L'homme et la femme doivent-elles donc se borner à la triviale possession?...

Un sanglot tragique, court et sec, vint terminer cette inondation de paroles.

Elle dit encore, de la même voix émue, mais sur un ton plus doux, plaintif :

— Entrevoir le ciel et tomber si bas, si bas...

Ce fut comme un moment de défaillance. Mais, se ressaisissant tout à coup, elle s'arrêta net et dit (avec quel accent douloureux !) ces deux mots si simples et si terribles dans certaines circonstances :

— Adieu, monsieur !

Elle partit. Richard Bordier eut honte de sa façon d'agir envers cette femme qui, en somme, avait l'air d'être sincère et de l'aimer réellement. Son amour propre d'homme était flatté par cette passion violente dont le cœur de la jeune artiste était rempli pour lui. Il courut après elle :

— Isabelle, dit-il, écoutez-moi, vous m'avez mal compris... J'ai agi peut-être un peu brutalement ; eh bien, j'ai eu tort, je

l'avoue... Mais, croyez-moi, je vous aime sincèrement... Je regrette de vous avoir blessée...

Sous sa voilette épaisse, Isabelle sanglotait. Richard lui prit le bras, et, comme elle se laissait faire, il héla un fiacre, l'aida à monter, donna au cocher l'adresse de l'artiste, monta lui-même et, entourant de son bras la taille de la jeune fille, il la serra contre son cœur.

Elle sanglotait toujours.

— Isabelle, Isabelle, murmurait le poète, ne trouvant pas autre chose à dire.

Au fond, il était profondément ennuyé.

Quand ils furent arrivés devant la maison habitée par M^{me} et M^{lle} Marion, Richard dit :

— Alors, vous allez me quitter, Isabelle?

— Oui, répondit-elle, je m'en vais, je suis trop émotionnée et c'est pour cela que je ne vous invite pas à monter. Mais vos regrets me touchent... Vous valez peut-être mieux que je ne le croyais tout à

l'heure... Venez me voir demain vers quatre heures. Je serai seule, nous causerons...

Elle tendit la main au jeune homme. Celui-ci y posa un baiser. Après la scène de tantôt, il n'osait pas se hasarder jusqu'à la bouche, ce qui eût pu être considéré par Isabelle comme un nouvel outrage à l'amour idéal.

— Eh bien ! à demain, fit-il.

— Oui... à demain ! chuchota la jeune fille.

Elle ouvrit la portière, s'esquiva rapidement, entra sous la porte cochère et disparut.

— Ouf ! fit le poète et il se fit conduire chez Tortoni, se sentant le besoin de noyer son émotion dans un verre d'absinthe.

A peine eut-il trempé ses lèvres dans la boisson verte qui donne la gaieté et l'oubli, il vit entrer au café Charles Montfort, le romancier bien connu, dont les liaisons un peu bruyantes avec une mondaine, M^{me} de Scheidlein, et une demi-

mondaine, Alice Lamy, ont plus contribué à sa célébrité que ses romans, pleins de talent d'ailleurs.

Montfort s'assit à la table de Bordier. Il se trouvait dans un état d'énervement effroyable. Et comme il avait pour Richard une amitié sincère, comme il savait que ce dernier serait sensible à ses peines, il lui ouvrit son cœur.

— C'est fini, fit-il. Je viens de rompre avec Alice.

Et il raconta au poète qu'il s'était aperçu que sa maîtresse le trompait non pas avec un homme, — il le lui aurait peut-être pardonné, — mais avec une femme, une nommée Henriette Marguery, fille dégoûtante, disait-il, moitié gousse, moitié tapette.

— Elle est jolie, notre époque ! s'écria-t-il dans un élan d'indignation. Le vice devient tellement abject qu'il finit par donner des nausées à de vieux noceurs comme moi. Alice gougnotte ! Non, franchement, je n'y puis encore croire, et cependant le

doute n'est pas possible, c'est aussi certain que deux fois deux font quatre. Je la croyais, moi, dans ma naïveté, trop portée pour les hommes pour se laisser entraîner dans ce bournier. Mais peut-on jamais être sûr de quelque chose avec ces femmes-là ? Du moment qu'une femme tombe dans la boue, elle s'y enfonce de plus en plus et finit par s'y noyer, c'est clair comme le jour.

Et, après avoir avalé d'un trait le verre de madère qu'il venait de se faire servir, il ajouta comme s'il se parlait à lui-même :

— Ah ! si je n'avais pas été un imbécile et un misérable, je n'aurais pas trompé la petite Louise, la première et la seule femme que j'aie aimée, avec cette sacrée garce de putain...

Il commanda encore un verre de madère, le but d'un seul coup comme le premier et, regardant Bordier qui jusqu'ici n'avait rien dit, car il savait bien qu'aucune parole n'aurait pu consoler son ami, il fit tristement :

— Est-ce assez bête la vie ! On court après une femme, on s'acharne pour l'avoir, on la possède enfin, et puis, un beau jour, on s'aperçoit qu'on ne l'aime plus... ou qu'on ne l'a jamais aimée... Et l'on se sent las, dégoûté de tout, on voudrait fuir, disparaître, se créer une nouvelle existence. Hélas ! la vie sociale vous tient garrotté comme un prisonnier. On est lâche, on reste où l'on était, on continue son petit train-train quotidien... Et l'on rencontre une autre femme qui vous porte sur les sens, et l'on recommence exactement la même série des bêtises que l'on s'était juré de ne plus recommencer... Et voilà la vie, mon cher, la voilà !

Richard Bordier connaissait Charles Montfort depuis plusieurs années. Ils avaient fréquenté ensemble dans le temps les cafés littéraires de Montmartre, la Nouvelle Athènes, le café d'Orient, le Chat Noir. Montfort était son aîné et il se sentait attaché à lui d'une réelle amitié. Il connaissait toutes les péripéties de la vie

mouvementée du romancier, depuis le jour où il avait enlevé une jeune ouvrière, fille honnête qui l'aimait à la folie et qu'il avait trompée, après quelques mois de collage, avec Alice Lamy, une cabotine, devenue plus tard « horizontale de grande marque. »

Sa liaison avec cette dernière ne dura pas d'abord très longtemps; la femme d'un général russe, la jeune et célèbre M^{me} de Scheidlein, succéda à la demi-mondaine pour quelque temps. Après sa brouille avec la générale, Montfort retomba à nouveau dans les bras d'Alice, au moment où tout Paris s'en occupait à cause de sa liaison avec le richissime banquier, le baron de Rozenfeld. Le banquier, qui était un miché ultra-magnanime, avait laissé sa maîtresse libre de coucher avec Montfort à sa guise, se contentant lui-même de ne la voir qu'une fois par semaine, à des heures fixées d'avance. Une année s'écoula ainsi; Bordier croyait son ami le plus heureux des amants de

cœur au moment où il venait d'apprendre de sa bouche sa rupture définitive avec Alice et les motifs qui y avaient poussé le jeune homme.

— Que fais-tu ce soir ? demanda brusquement Montfort.

— Je suis libre.

— Eh bien, viens dîner avec moi. J'attends ici Georges Legrand, nous dînerons ensemble tous les trois, veux-tu ?

— Je veux bien.

Georges Legrand, un peintre impressionniste, était un ami intime de Montfort. Au temps où ce dernier ne s'était pas encore lancé dans les grandes liaisons et se contentait de courir après les cotillons de Montmartre, il voyait Legrand tous les jours. Noctambules tous deux, ils faisaient ensemble d'interminables promenades à travers la capitale endormie, tout en causant de la littérature, de l'art et de la vie. Puis, vint le collage de Montfort, suivi de son entrée dans le demi-monde et dans le monde, et les deux amis cessèrent de se

voir aussi souvent que jadis. Mais toujours ils s'aimaient comme par le passé, et chaque fois que Montfort se sentait au cœur une grande peine ou une grande joie, il envoyait vite un mot à son bon peintre qu'il considérait comme un frère aîné, lui fixait un rendez-vous, et passait quelques heures avec lui, heureux de se retremper, à ses côtés, dans ses chers souvenirs d'autan.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, mon pauvre vieux ? fit Georges Legrand en entrant au café.

Il avait reçu, quelques heures auparavant, une carte-télégramme, très laconique, de Montfort, lui donnant un rendez-vous chez Tortoni. Il n'était donc pas encore au courant de la rupture de son ami avec Alice Lamy. Mais, aussitôt entré, rien qu'à la vue de la figure bouleversée du romancier, il comprit qu'il venait de se passer quelque chose de grave. Montfort lui raconta les faits.

Le peintre, qui n'était pas bavard et qui

n'avait point la spécialité des phrases banales, imita l'exemple de Bordier et laissa son ami parler à sa guise sans l'interrompre, trouvant que c'était encore le meilleur moyen de le consoler. La parole grise les hommes d'un tempérament éloquent, elles les transporte au-dessus de leurs peines et de leurs soucis, dédouble leur « moi », les rend observateurs impartiaux et presque indifférents vis-à-vis d'eux-mêmes, leur fait voir leurs propres misères au point de vue philosophique. Celui qui raconte ses malheurs est sauvé; c'est rare qu'il meure d'une maladie noire.

Une heure plus tard, les trois amis étaient attablés dans un restaurant du boulevard. Charles Montfort pérorait toujours. Il se révoltait contre le vice, le vice moderne, antiphysique. Il trouvait que la pourriture sociale était arrivée, à la fin de ce siècle, à son apogée; que cela ne pouvait plus durer longtemps ainsi; qu'une révolution dix fois plus terrible que celle d'il y a cent

ans, était absolument nécessaire ; qu'il fallait tout détruire et bâtir une société nouvelle. Et il lança le mot « anarchie » qui, depuis quelque temps, devenait de plus en plus à la mode.

— Révolution, anarchie ! changements sociaux ! Voilà ce qui me laisse froid, fit Georges Legrand. Que les bêtes fauves se dévorent entre elles, pourvu qu'elles ne brûlent pas les musées et qu'elles laissent les artistes travailler en paix.... Peut-on demander autre chose à ces brutes ?

Mais Montfort s'obstinait. Il tenait décidément au déluge. Dans sa colère d'amant trompé, il eût voulu voir le genre humain tout entier châtié par la providence pour les péchés d'Alice Lamy. Et lui, homme à femmes, lui, romancier mondain, qui devait sa vogue d'écrivain à ses succès d'alcôve, devenait, du jour au lendemain, anarchiste-révolutionnaire, voulant tout briser, tout détruire.

L'entendant parler, l'entendant blas-

phémer et maudire, Georges Legrand songeait à l'influence terrible que la femme exerce sur les hommes. N'est-ce pas elle qui engendre la haine plus encore que l'amour, qui fait sécher le cœur aux jeunes emballés, qui crée des sceptiques, des assassins et des fous et qui donne de ces désillusions profondes que rien ne peut guérir, rien, sauf la mort ?

Vers la fin du dîner, Charles Montfort, subissant la loi des contrastes, cessa tout à coup de parler et tomba dans une rêverie silencieuse. Legrand et Bordier se mirent à causer de choses indifférentes, banales, auxquelles ils ne s'intéressaient guère, ni l'un ni l'autre, entièrement préoccupés de l'état d'âme de leur ami, de cette âme qu'ils savaient en proie à une agitation douloureuse.

— Dites-donc, fit brusquement Montfort, qu'allons-nous faire ce soir ? Nous n'allons pas coucher ici, que diable !

— Nous pourrions bien aller à la salle des Capucines, dit Bordier, entendre la

conférence de M^{me} Bazin sur l'émancipation de la femme.

— C'est une idée, répondit Montfort, une bonne idée ! Ça va être drôle comme tout. Ah ! la vieille raseuse ! Elle va nous en conter de belles...

Il appela le garçon, paya l'addition et les trois amis sortirent du restaurant et se dirigèrent vers la salle des Capucines.

Il était neuf heures et la conférence de M^{me} Bazin devait commencer dans quelques instants. L'auditoire se composait d'une trentaine de femmes, plus ou moins bas-bleus ; d'une quinzaine de jeunes plumitifs, de quelques vieilles barbes « toujours jeunes » et d'une demi-douzaine de simples curieux, n'appartenant pas à la confrérie littéraire.

Au premier rang de fauteuils : la comtesse d'Alta-Villa, directrice de la *Revue du XX^e Siècle* avec sa demoiselle de compagnie M^{lle} Juliette Amour, M^{me} de Rochegrosse, directrice de la *Femme*, M^{lle} Lamotte avec son amie Marie Picard, M^{lle} d'U-

rand-Conti, M^{me} Marion (seule ; ce fait fut remarqué par Richard Bordier, dès son entrée dans la salle. « Isabelle n'est pas encore remise de son émotion » pensa-t-il).

Les deux filles de M^{me} Bazin, — l'aînée aussi blonde que la cadette était brune, fort jolies toutes deux, se tenaient au deuxième rang. Don Ricardo de Malaga était assis à côté de l'aînée ; la cadette avait pour voisin le poète-romancier George-Arnoux qu'on confondait la plupart du temps avec M. Georges Arnould, le député du centre, au grand désespoir du poète. La romancière Jane Lambert, une femme de trente-cinq ans aux traits masculins, auteur de plusieurs romans réputés sadiques, était placée dans le même rang, entre Osip Mazourine et Jean Damanti, un « jeune » de cinquante ans.

L'entrée de Charles Montfort, très populaire dans le monde des bas-bleus à cause de ses aventures mondaines, produisit un effet de curiosité parmi ces dames et ces demoiselles. La comtesse Manzini

d'Alta-Villa qu'il avait saluée en entrant, lui fit un signe de la main l'appelant auprès d'elle. Il s'approcha. La comtesse pria les personnes qui étaient assises à côté d'elle de se pousser un peu pour faire de la place au jeune homme. Il s'assit, serra la main à la vieille dame et à sa jeune compagne, M^{lle} Juliette Amour : Juliette tout court pour les amis de la comtesse.

— Méchant ! fit M^{me} d'Alta-Villa à Montfort. C'est comme cela que vous oubliez vos amis. Voilà des siècles qu'on ne vous a vu. Que devenez-vous donc, mon cher ?

— Je m'ennuie à crever et c'est pour cela d'ailleurs que vous me voyez ici, chère madame, répondit le romancier en retirant ses gants.

— Vous vous ennuyez, fi donc ! C'est impardonnable pour un homme de votre âge. Et la belle Alice?... A quoi vous sert-elle donc, cette chère enfant ?

— Oh ! Alice ! Je vois que vous ne connaissez pas le dernier potin du jour. Le voici, tout frais : M^{lle} Alice Lamy n'est

plus la maîtresse de M. Charles Montfort.

— Ah, diable ! fit la comtesse.

Au même moment, Montfort qui, machinalement, avait regardé Juliette Amour s'aperçut que sa figure était devenue subitement pourpre comme une pivoine.

— Tiens, pensa-t-il, aurait-elle un béguin pour moi ? En somme, pourquoi pas ? Elle n'est pas mal, pas mal du tout. Ce serait drôle de remplacer une gousse par une autre... Cela me désennuierait peut-être. Ici, au moins, il n'y aurait pas de tromperie. Je sais d'avance à qui j'aurais à faire, elle aussi. Et puis, cela ne tirerait pas à conséquence .. Je ne suis plus capable d'aimer d'amour, hélas ! La période des grandes passions est close. Je suis las, dégoûté de tout... Des amourettes de quelques jours, de petites débauches, des improvisations de l'amour bestial, seules, pourront peut-être me guérir du spleen qui m'attaque le cerveau...

Et s'adressant à Juliette, il lui dit tout bas :

— Ne me regardez pas comme ça, Juliette, vous me rendrez fou. Vous êtes rudement jolie, ce soir, vous savez...

Juliette devint plus pourpre encore.

M^{me} d'Alta-Villa, très dure d'oreille, demanda à cette dernière :

— Que te dit-il, ce Don Juan, mon enfant ? Prends garde, c'est un homme dangereux...

Juliette se contenta de sourire.

La comtesse reprit :

— Alors, c'est sérieux, cette rupture ?

— Absolument.

— Et quelle en est la cause, si toutefois je ne suis pas indiscrete ?

— La cause ? J'ai soupé des cocottes, voilà !

— Charmant.

A ce moment, un coup de sonnette retentit et M^{me} Bazin, une précieuse d'une quarantaine d'années, type parfait de bas-bleu, se montra dans la petite porte qui communique avec la chaire.

On l'applaudit.

Elle parla, une heure durant, de l'émancipation de la femme. Elle retraça la situation des femmes dans la société moderne, situation terrible où l'homme reste toujours le maître et où la femme est toujours l'esclave. Elle s'indigna contre l'égoïsme des hommes et pleura sur la faiblesse de celles qui leur donnent la vie en souffrant. Elle demanda aux gouvernants de protéger la femme contre la brutalité des époux et contre l'infidélité des amants, et réclama pour les citoyennes le droit de voter, de siéger à la Chambre des députés, de juger en police correctionnelle et de s'adonner à l'adultère en toute sécurité, sous l'œil bienveillant de la loi protectrice du sexe faible. Elle démontra la supériorité de la femme sur l'homme et affirma que le bonheur parfait ne sera réalisé sur la terre que le jour où les destinées des peuples reposeront entre les mains des citoyennes libres. Elle démontra encore que l'homme est plutôt fait pour les dures besognes manuelles, tandis que la femme



est créée pour les travaux intellectuels et pour la direction des États. Elle plaisanta, avec une ironie cruelle, la légende de la femme sortie de la côte de l'homme ; elle prouva par des faits matériels, indiscutables, que la femme a dû être créée avant l'homme, puisque l'homme sort de la femme.

Elle termina cette conférence pleine d'intérêt, par un appel aux femmes françaises, appel chaleureux où elle les conjurait de ne pas se laisser exploiter par les hommes, de se tenir à la hauteur de la mission que la Nature leur avait confiée et de se refuser plutôt à la maternité que de subir le joug de ces tyrans qui croient que tout leur est permis quand ils vous ont octroyé quelques caresses.

— Nous pourrions nous passer de leurs chatteries ! s'écria-t-elle dans un élan oratoire des plus remarquables, qu'ils le sachent !...

M^{me} Bazin quitta la chaire sous un torrent de bravos frénétiques. Quelques

impertinents à peine eurent l'audace de joindre à leurs applaudissements, plutôt ironiques, des plaisanteries de mauvais goût ; heureusement, leurs paroles passèrent presque inaperçues au milieu des bravos enthousiastes des admiratrices de la conférencière. Le succès de M^{me} Bazin fut donc réellement imposant ; don Ricardo de Malaga en félicita vivement ses deux filles qui, en échange, l'invitèrent à la petite réunion intime qui devait avoir lieu le soir même chez M^{me} Bazin.

Les personnes qui devaient prendre part à cette réunion se groupèrent dans un coin de la salle, en attendant la sortie de la conférencière, pendant que le reste de l'auditoire se retirait lentement par petites bandes amies, chacune ayant à sa tête un bas-bleu de marque. M^{me} d'Alta-Villa quitta la salle avec Juliette, M^{lle} d'Urand-Conti, Charles Montfort, Georges Legrand et Richard Bordier qu'elle avait invités à souper.

Une heure plus tard, le petit appartement fort coquet que la directrice de l'*Émancipation* occupait dans la rue de Clichy était plein d'animation joyeuse. On y fêtait le succès de la conférence de M^{me} Bazin, qui, selon sa propre expression, était une pierre de plus ajoutée à l'édifice de l'émancipation de la femme. Toutes les personnes qui y étaient présentes étaient des intimes de l'aimable conférencière. M^{me} Bazin n'aurait pas voulu se trouver, ce soir-là, avec des indifférents ou des jaloux ; aussi, n'avait-elle invité que ceux sur l'amitié desquels elle croyait pouvoir compter dans n'importe quelle circonstance : M^{me} Jane Lambert, M^{me} Marion, George-Arnoux, Jean Damanti, M^{me} de Rochegrosse, une dame sérieuse approchant la cinquantaine, et qui bien qu'elle dirigeât, elle-aussi, une revue littéraire — la *Femme*, était une des meilleures amies de la directrice de l'*Émancipation* ; Gustave Marly, un jeune sculpteur bâti en hercule, dont la force musculaire est certainement supé-

rieure à son talent d'artiste et que la rumeur publique désignait à cette époque comme étant l'amant de M^{me} Bazin; le romancier populaire Jacques La Fourche, le poète révolutionnaire Philippe Duran et don Ricardo de Malaga, amoureux à la folie de Jeanne Bazin, la fille aînée de la maîtresse de la maison.

Isabelle Marion qu'une forte migraine (occasionnée par la scène qu'elle avait eue avec Richard Bordier) avait empêchée d'assister à la conférence et à cette réunion amicale, avait chargé sa mère de l'excuser auprès de M^{me} Bazin.

La soirée se passa très gaiement. On fit un peu de musique, on dansa, les poètes et les poétesses dirent des vers et s'applaudirent mutuellement, en bons camarades, pas jaloux.

A une heure du matin, on passa dans la salle à manger où fut servi un souper froid, arrosé de bière de Munich. Puis, on prit du café, des liqueurs, on causa, on rit et l'on leva le siège vers trois heures...

ainsi que ça se pratique dans les tavernes de Montmartre.

M^{me} Jane Lambert s'en alla au bras du poète Damanti, Mme Marion prit celui de George-Arnoux; Philippe Duran et Jacques La Fourche s'offrirent d'accompagner Mme de Rochegrosse et le sculpteur Marly partit avec don Ricardo de Malaga qui l'avait pris en amitié.

Quand, après de nombreux « au revoir », suivis de cordiales poignées de main et de baisers sur les deux joues, la porte se referma enfin derrière ces messieurs et ces dames et que Mme Bazin fut restée seule avec ses filles, elle s'approcha vivement de Jeanne et lui demanda, sans faire attention à la bonne, qui desservait la table dans la pièce d'à côté :

— Eh bien, ton Espagnol?... Que t'a-t-il dit ? Crois-tu que nous pouvons compter sur lui ?

— Je crois bien... Tu n'as donc pas remarqué comme il m'aime ?

— Mais si, ma fillette. Seulement, vois-

tu, il y a des hommes qui n'aiment pas à se lancer dans les affaires. Lui as-tu déjà fait entrevoir les avantages qu'il pourrait tirer de notre revue, en y entrant comme commanditaire principal.

— Non, maman, laisse-moi faire. Je suis sûre de Ricardo, il fera tout pour moi, mais je ne veux pas lui mettre le marché en main. Je lui ai promis d'aller le voir demain chez lui... et je tiendrai ma promesse. Je ne le ferai plus poser..., ce n'est pas toujours le meilleur des systèmes... Rappelle-toi Mme de Langeais dans l'*Histoire des Treize* de Balzac. Non, Ricardo est un homme qui m'aime réellement et comme, malgré la différence d'âge qui nous sépare, il ne me déplaît point, je ne ferai plus la difficile... Il m'aura pour rien et il sera heureux comme un dieu... Ce n'est que dans quelques jours que je lui suggérerai l'idée de la commandite... Et il marchera, j'en suis sûre.

Mme Bazin l'embrassa tendrement sur le front.

— Enfin, fais pour le mieux, mon enfant. Mais j'ai peur, j'ai bien peur que tu ne te laisses mettre dedans...

— Sois tranquille, maman, s'écria Jeanne en riant.

Et, se tournant vers sa sœur qui sommeillait sur une chaise :

— Henriette, viens, allons nous coucher.

IV

D'origine modeste, fille d'un professeur de langues étrangères, M^{lle} Augusta Paulin avait épousé en 1855, alors qu'elle était âgée de vingt ans, un homme de lettres italien, de séjour à Paris, nommé Manzini qui s'était épris de sa beauté, réellement exceptionnelle.

Augusta, qui s'ennuyait à mourir chez ses parents, avait consenti volontiers à épouser Manzini, bien qu'elle n'eût pour lui la moindre sympathie. L'Italien, qui possédait une petite fortune, emmena sa jeune femme à Naples où il mourut quel-

ques années plus tard, la laissant veuve à l'âge de vingt-cinq ans.

Ayant hérité de son mari d'une centaine de mille francs, Augusta revint à Paris et se lança dans la haute vie. Elle fut un des plus beaux ornements du demi-monde parisien sous le second Empire. Son salon fut fréquenté par la crème du monde littéraire et artistique. Les gros bonnets du gouvernement impérial connurent bien, eux aussi, le petit hôtel de Mme Manzini.

La belle Augusta, qui avait un penchant pour les hommes de lettres, se décida à devenir auteur elle-même. Son premier roman eut un succès considérable. Puis vinrent d'autres romans, des nouvelles, des articles, publiés dans des revues et journaux littéraires.

A trente ans, en plein épanouissement de sa beauté, Augusta fut demandée en mariage par un riche gentilhomme espagnol, le comte d'Alta-Villa, un original de soixante-cinq ans. Naturellement, elle s'empressa d'accepter l'offre du vieillard.

qui, à son tour, la laissa veuve après deux années d'une union bizarre, durant laquelle il acheva l'éducation amoureuse d'Augusta.

M. d'Alta-Villa était un érotique connu dans toutes les capitales de l'Europe par ses extravagances sexuelles. Elève fidèle du marquis de Sade, le comte, d'après la chronique scandaleuse des dessous parisiens, avait initié la jeune femme à des pratiques qui finirent par la dégoûter à jamais des hommes.

Il avait pris à son service deux jeunes servantes de son pays, l'une blanche, l'autre noire, et toutes deux expertes en caresses lesbiennes, qui étaient chargées, disait-il, de faire entrevoir à sa femme, le plus souvent possible, la porte du paradis.

Quant à lui, il n'apparaissait dans l'alcôve d'Augusta qu'au moment où elle se trouvait dans un état de fatigue sexuelle telle que l'approche d'un homme ne pouvait guère la tenter, surtout quand cet

homme était un vieillard à la figure ravagée par des maladies honteuses.

C'est alors qu'il se précipitait sur elle dans une sorte de furie, luttait contre sa résistance qui servait d'excitation aphrodisiaque à ses sens blasés, et couvrait son corps de morsures, en proférant de cabalistiques paroles.

Augusta avait commencé par se révolter contre de telles amours. Mais, d'un côté, ses deux servantes finirent par lui paraître indispensables, et de l'autre, son mari l'avait prévenue qu'au cas où elle se laisserait à ses fantaisies, il la quitterait, et laisserait sa fortune immense aux couvents d'Espagne. Aussi, préféra-t-elle se laisser faire, espérant d'ailleurs que le comte n'aurait plus longtemps à vivre, en quoi elle ne se trompait point. Mais les deux années de cette vie l'avaient dégoûtée du sexe fort. Le seul homme qui fût entré dans son alcôve, durant cette période, fut son mari, (le comte ne tenait point à être cocu et il faisait surveiller sa femme de la

façon la plus rigoureuse), son mari qui la remplissait de dégoût et d'horreur. Il était celui qui venait la souiller après des heures de délices, il était celui qui la dérangeait dans son rêve et qui, brutalement, remplaçait ce rêve par un cauchemar affreux. Il était un homme, — il en avait du moins les insignes, — et elle se mit à haïr en lui tous les hommes.

Aussi, n'y eut-il rien d'étonnant à ce que, après la mort du comte, M^{me} d'Alta-Villa ne prît point d'amant. Elle se contenta de conserver ses deux servantes qu'elle perdit d'ailleurs un an plus tard. La négresse mourut d'abord, la fille blanche la suivit à quelques mois de distance. Elles furent enlevées, toutes deux, par une phtisie galopante, en pleine jeunesse et au moment où leur patronne avait plus que jamais besoin de leurs services.

La comtesse les pleura sincèrement. Puis, elle se consola de cette perte cruelle avec une actrice nommée Alda Bâyer, célèbre vers la fin du second Empire pour

sa dépravation et ses goûts lesbiens. Cette pauvre Alda ne fit pas, elle non plus, de vieux os. Elle rendit son âme à Dieu, après quinze mois de bonheur, passés aux côtés de la belle Augusta.

Cette nouvelle perte ne fit qu'aiguiser les appétits lesbiens de la comtesse. Elle, qui recevait à présent dans ses salons les hommes les plus célèbres, sans se donner à aucun d'eux, ne fût-ce qu'à titre de passe-temps sans conséquences ; elle, qui aurait pu être la maîtresse des plus grands seigneurs, des princes du sang, voire des rois de passage à Paris, ne voyait dans la vie d'autre but que celui de se consacrer tout entière à l'éducation de l'esprit... et des sens de jeunes aspirantes à la littérature. Il serait difficile de dire le nombre exact de ces aspirantes qui ont subi l'influence de la comtesse, depuis vingt-cinq ans. Plusieurs d'entre elles sont mortes, d'autres allèrent renforcer le bataillon de Cythère, d'autres encore préférèrent entrer dans la vie régulière, en épousant de braves

garçons naïfs, et en empestant de leur vice le milieu honnête où elles avaient réussi à se faufiler. Quelques-unes sont restées fidèles à la profession littéraire. Elles forment aujourd'hui encore l'état-major de la comtesse Manzini d'Alta-Villa, devenue directrice d'une revue, et profitent de leur grade d'*officières* dans le régiment des bas-bleus pour enseigner aux jeunes recrues qui leur arrivent de Paris, de la province ou de l'étranger, les secrets de l'amour anti-masculin.

Il y aurait tout un livre à faire, — un livre moral qui aurait le droit de concourir pour le prix Montyon, — pour expliquer l'influence néfaste que les femmes dans le genre de M^{me} d'Alta-Villa exercent sur les jeunes filles du monde littéraire et artistique.

Les comtesses d'Alta-Villa sont comme de vieilles maisons infectes d'où s'exhalent des maladies contagieuses. Malheur aux organismes sains qui les approchent, ne serait-ce qu'une fois par hasard. Une jeune

filles qui a passé quelques heures en tête à tête avec une Alta-Villa est plus souillée que si elle était violée par une brute. Le viol brutal de son corps ne pourrait lui enlever, en effet, que sa virginité physique, tandis qu'ici c'est son âme qui a été violée et traînée dans la boue, après une pollution immonde.

Ah ! les mères indignes qui laissent leurs filles aller faire leur apprentissage littéraire chez les Alta-Villa de Paris ! Ah ! les pères qui restent tranquillement à leur bureau ou à leur cercle pendant que des vieilles coquines sont en train de corrompre leurs enfants sous le prétexte de leur ouvrir les portes de la Littérature ou de l'Art !

On ne fera jamais assez de livres pour dévoiler ces turpitudes, pour marquer au fer rouge les scélérates dont les noms sont cités avec respect par les gazettes mondaines (Gazettes mondaines ! Procureuses du Vice ! Elles méritent, certes, elles aussi, un chapitre dans la *Ménagerie Sociale*).

Oh ! l'ironie des choses ! On condamne

quelquefois un écrivain sincère mettant à nu les plaies sociales et on laisse ces plaies se répandre librement sur l'organisme collectif de la société. Et l'on s'étonne après que la société est malade...

La santé morale des femmes est la base de la santé sociale. Une société où toutes les femmes seraient des prostituées, ne serait qu'un vaste lupanar.

Les ligues contre la licence des rues ne sont qu'un palliatif peu efficace. Il faudrait fonder des ligues contre la licence des salons ; il faudrait épurer les familles avant de nettoyer les boulevards...

Cousine éloignée de M^{me} d'Alta-Villa, Juliette Amour, orpheline de père et mère dès l'âge de dix ans, fut recueillie par la comtesse qui l'envoya en pension, lui donna une éducation des plus soignées et, une fois qu'elle eut obtenu son brevet supérieur, la prit chez elle en qualité de dame de compagnie, emploi qui fut en même temps celui de secrétaire particulier

de la directrice de la *Revue du XX^e Siècle*.

Grâce à sa beauté, à son intelligence, à son poste de confiance auprès de M^{me} d'Alta-Villa et à ses fonctions à la *Revue du XX^e Siècle*, Juliette Amour, âgée à peine de dix-sept ans, conquiert du coup une place marquée dans le Tout-Paris littéraire. La comtesse l'emménait avec elle partout : aux premières, aux expositions d'art, aux concerts à la mode, et même aux courses de Longchamp et d'Auteuil. A ses soirées littéraires et artistiques, Juliette l'aidait à faire les honneurs de la maison et elle s'en tirait avec tant de grâce que tous les amis de la comtesse en étaient charmés et ne lui épargnaient pas leurs compliments.

Juliette Amour n'avait point d'ennemis. Elle était aimée de tout le monde, et, comme à Paris on a la morale facile, on lui pardonnait de bon cœur d'avoir accepté les fonctions de demoiselle de compagnie de M^{me} d'Alta-Villa. Là-dessus,

aucun doute n'était possible : on connaissait assez la comtesse pour savoir quel était le rôle que Juliette devait jouer auprès d'elle dans l'intimité ; on savait que M^{me} d'Alta-Villa aimait sa jeune cousine d'un amour lesbien et que Juliette partageait cet amour ou du moins se laissait faire, car, autrement, la comtesse l'aurait certainement chassée de chez elle : on connaissait son tempérament qui n'admettait pas la résistance et qui n'avait pas peur du scandale.

Depuis sa sortie de pension, personne n'avait jamais connu à Juliette ni d'amant ni même d'amoureux. C'est ce qui paraissait confirmer encore cette supposition qu'elle se plaisait bien chez la comtesse. Et cependant, au fond de son cœur, la jeune fille cachait un amour, — d'autant plus violent qu'il était comprimé, — pour Charles Montfort.

Le jeune romancier était un des amis de M^{me} d'Alta-Villa et collaborait à la *Revue du XX^e Siècle*. En sa qualité de bon

mâle, amoureux de toutes les femelles rencontrées sur la grand'route de la vie, Montfort n'avait point manqué de faire quelques petites avances à Juliette, mais, étant à ce moment-là collé avec Alice Lamy, il n'avait pas poussé les choses plus loin, d'autant plus qu'il considérait la cousine de la comtesse comme une lesbienne trop bien stylée pour ne pas avoir de la répulsion pour les hommes.

Ce n'est que le soir de leur rencontre à la conférence de M^{me} Bazin que la rougeur subite de la jeune fille, à la nouvelle de sa rupture avec Alice Lamy, lui fit comprendre qu'il ne lui était pas indifférent. Il se promit d'en profiter, mais, sachant les relations intimes qui unissaient Juliette à sa protectrice, il décida d'agir avec prudence pour ne pas éveiller les soupçons de la comtesse. Aussi, durant le souper auquel cette dernière l'avait invité avec ses amis et M^{lle} D'Urand-Conti, il ne dit pas un seul mot qui pût le trahir et fut plutôt froid pour Juliette. Mais, en

lui disant adieu, il lui serra la main d'une façon significative, tellement significative que la jeune fille faillit se trouver mal. Cela se passait dans l'antichambre. Juliette y avait accompagné M^{lle} D'Urand-Conti, pendant que M^{me} d'A'ta-Villa était restée au salon. M^{lle} d'Urand-Conti étant sortie la première et descendant déjà l'escalier, — suivie de Legrand et de Bordier, — n'avait pu voir cette poignée de mains qui fut une déclaration d'amour. En outre, comme il était très tard, trois heures du matin, les domestiques étaient déjà allés se coucher ; il n'y avait donc à ce moment dans l'antichambre que Montfort et Juliette. Voyant qu'il ne s'était pas trompé, que décidément, la jeune fille avait l'air de l'aimer, Montfort n'hésita point. Il la serra dans ses bras et posa sur sa bouche un baiser éperdu. Il lui murmura en même temps à l'oreille, cette phrase douce : « Je t'aime. »

Ce fut une affaire de quelques secondes, Juliette, haletante, lui rendit son baiser.

Alors, Montfort l'embrassa encore une fois et lui dit :

— Demain à midi, à la Bibliothèque Nationale.

Puis, il sortit vivement et ferma la porte derrière lui. Il était temps : M^{lle} d'Urand-Conti, ne le voyant pas sortir, le réclamait déjà bruyamment de sa voix enrouée :

— Montfort, Montfort ! que faites-vous là ? On dirait que vous embrassez Juliette. Prenez garde, mon ami !...

Jamais un homme ne fut plus exact que Charles Montfort quand il s'agissait d'un rendez-vous d'amour. Aussi, le lendemain, à onze heures et demie du matin, il était déjà arrivé à la Bibliothèque Nationale. Juliette vint l'y rejoindre quelques minutes après, prouvant de la sorte que l'homme qu'elle allait voir était cher à son cœur. Quelqu'un a dit, — et c'est une vérité psychologique, — que les femmes arrivent rarement aux rendez-vous à l'heure convenue ; elles y viennent, *involontairement*, trop tôt ou trop tard, selon

les sentiments qu'elles éprouvent pour l'homme qu'elles attendent... ou qui les attend. (Il est vrai que quelquefois elles arrivent en retard exprès pour feindre l'indifférence au moment où, au contraire, leur cœur déborde d'amour, mais cette remarque, concernant une des si nombreuses malices féminines, ne fait que confirmer la règle précédente. La femme qui vient *exprès* en retard à un rendez-vous y viendrait certes avant l'heure si elle écoutait son cœur et non son esprit. L'observation précédente n'a trait qu'aux retards involontaires provenant de l'indifférence et non du calcul).

Comme tous les véritables hommes à femmes, Montfort n'allait pas par quatre chemins quand il s'agissait d'une nouvelle conquête. « Droit au but », telle était sa devise. Aussi, après une heure de promenade dans une voiture fermée, où Juliette, d'une voix entrecoupée de sanglots hystériques, lui confessa son amour pour lui... lui, le premier homme qu'elle aimait, tout

en lui avouant en même temps ses relations avec la vieille comtesse, relations dont elle rougissait à présent, il l'emmena dans sa garçonnière et, au milieu de crises, de baisers et de larmes, lui prit sa virginité qui, d'ailleurs, du jour où elle s'était éprise d'un mâle, devait la gêner horriblement. Chose bizarre ! La demoiselle de compagnie de la comtesse d'Alta-Villa était vierge ! C'était vrai cependant : *aucun homme* n'avait pas encore touché à ce beau corps de blonde lymphatique...

V

Le même jour et presque à la même heure où Charles Montfort, si pessimiste la veille encore, se réconciliait avec la vie dans les bras de sa nouvelle maîtresse, Isabelle Marion recevait Richard Bordier dans son petit cabinet de travail, plein de bibelots, d'albums et de livres. M^{me} Marion étant absente, les deux jeunes gens purent causer librement et à cœur ouvert.

— J'ai été dure pour vous hier, je l'avoue, disait Isabelle. Je me suis méprise sur vos sentiments. Vous m'aimez en homme supérieur, je veux bien le croire... Mais, de

votre côté, avouez, mon cher ami, que vous n'avez pas su maîtriser vos instincts... comment dirai-je ?... vos instincts de bête...

— De bête amoureuse, acheva Richard avec un petit sourire.

— Ne blaguez pas, je vous en supplie, fit Isabelle. Non, parlons sérieusement... Vous m'aimez et je vous aime. Nous sommes des artistes et nous n'avons pas besoin de M. le maire pour nous marier. Mais c'est que, voyez-vous, mon cher, je vous aime, moi, autrement que vous ne paraissiez m'aimer. Je vous aime avec mon âme, j'aime votre talent de poète, le souffle de génie qui conduit votre plume, la largeur de vos idées et la noblesse de vos sentiments. Je serais fière d'avoir pour amant, pour mari, un homme tel que vous. Mais je voudrais que notre liaison fût sérieuse, que vous ne la considériez pas comme un passe-temps, comme une amourette... Je ne vous empêche pas évidemment de m'aimer avec vos sens, mais

je désirerais que cet amour-là ne vînt qu'à la suite d'une amitié sincère, de la communion de nos âmes... Comprenez-moi, Richard. Ne m'écoutez pas en Parisien frivole, car si vous vous posez sur ce terrain-là vous me trouverez, certes, ennuyeuse et nous n'aurons qu'à nous quitter. Mais adressez-vous à votre cœur, à votre âme ; rappelez-vous toutes les belles choses que vous avez écrites dans vos transports lyriques... et aimez-moi comme je vous aime...

Bordier qui tout d'abord n'avait pu s'empêcher de penser : « Bon Dieu, faites que son discours ne soit pas trop long ! » se laissa emballer par cette série de phrases dites avec emphase, selon les règles du Conservatoire. Il attira Isabelle dans ses bras, posa sur son front un baiser passionnel, — mais sérieux, — et lui dit :

— Vous avez raison, Isabelle. Vous êtes une femme vraiment forte. Je suis fier et heureux d'être jugé par vous digne de votre amour, de cet amour idéal dont vous

me parlez et qui est si différent de vulgaires amourettes de la bétaille humaine. Vous avez compris mon âme, vous avez excusé ma légèreté inexplicable d'hier et je vous en sais gré. Soyez tranquille, je serai digne de vous.

— Oh ! mon bien-aimé, comme je suis contente de vous entendre parler ainsi ! s'écria Isabelle. Merci, mon cher Richard, merci !...

Et elle fondit en larmes, prise d'une crise nerveuse. Un bon quart d'heure s'écoula avant qu'elle pût se calmer.

— Non, voyez-vous, je suis trop heureuse, disait-elle.

Puis, après une mûre réflexion :

— Et maintenant, laissez-moi, mon cher, allez-vous-en à vos occupations et revenez demain à la même heure, je vous attendrai. Réfléchissez encore bien à ce que je viens de vous dire et si demain vous ne changez pas d'idée, je vous dirai mes projets... Je voudrais faire en collaboration avec vous une pièce... une tragédie mo-

derne que nous ferions recevoir à l'Odéon et dans laquelle je jouerais le rôle principal, après ma sortie du Conservatoire et mon engagement à l'Odéon qui est certain.

— En effet, c'est une bonne idée, répondit Bordier.

Il s'était levé et tenait déjà son chapeau à la main.

— Eh bien, à demain, ô mon poète, lui dit Isabelle, en l'embrassant pour la première fois en pleine bouche.

Bordier la serra contre son cœur, lui rendit son baiser et s'en alla.

Aussitôt qu'il fut parti, Isabelle fit rapidement sa toilette, mit son chapeau, ses gants et sortit à son tour. Une fois dans la rue, elle héla un fiacre, et se fit conduire rue de Douai à l'adresse du célèbre critique François Bonhomme en qui elle avait une confiance aveugle et à qui elle voulait demander quelques conseils.

Elle trouva Bonhomme assis à son bureau en train d'achever son feuilleton

théâtral paraissant tous les dimanches dans le *Constitutionnel*.

— Assieds-toi sur le sofa ! lui cria-t-il, l'ayant aperçue au seuil de la porte. Un petit quart d'heure et je suis à toi.

Isabelle s'assit, prit un des nombreux journaux qui trainaient dans la pièce et se mit à le parcourir, en attendant que le maître eût fini son travail.

Le petit quart d'heure dura quarante minutes. Enfin, Bonhomme se leva, suant comme un bœuf, vint s'asseoir sur le sofa auprès d'Isabelle, la renversa à demi sur ses genoux et, après l'avoir embrassée sur la bouche, lui demanda :

— Eh bien ! mon enfant, as-tu quelque chose à me dire ?

— Oui, maître. Je voudrais vous soumettre un projet...

— Un projet ? Très bien, très bien, vas-y, je t'écoute.

Isabelle lui expliqua son idée de faire une pièce en collaboration avec Richard Bordier et de la présenter à l'Odéon.

fermé qui décidément l'agaçait, elle l'aida à le déboutonner, se mit à son aise et s'offrit de bon cœur à ses inoffensives privautés.

VI

Il n'existe peut-être pas au monde une ville plus cancanière que Paris. Il suffit d'être un peu connu pour que tout le monde s'occupe de vous et pour que vous ne puissiez pas faire deux pas dans la rue sans que l'on vous montre du doigt. Et c'est surtout dans les moments où vous tenez le plus à votre incognito, où vous êtes en bonne fortune ou en mauvaise compagnie que la guigne vous jette sur votre chemin quelque vieille commère qui ne manquera pas de raconter votre

cas à tous vos amis, ennemis et connaissances.

Ainsi, Juliette Amour, devenue la maîtresse de Charles Montfort, avait espéré pouvoir cacher, pendant quelque temps du moins, sa liaison avec le jeune romancier à l'œil vigilant de la comtesse d'Alta-Villa. Or, quelques jours à peine se sont-ils écoulés du premier rendez-vous des deux amoureux qu'une après-midi, au moment où ils montaient dans une voiture fermée qui les attendait boulevard Haussmann, à la porte de la maison de Montfort, ils virent apparaître sur le trottoir d'en face, la figure antipathique de M^{lle} d'Urand-Conti.

La vieille fille fit semblant de ne pas les avoir remarqués. Elle suivit son chemin et entra au magasin du Printemps. Mais une demi-heure après elle était déjà chez la comtesse et lui racontait, avec des détails naturellement exagérés, cette rencontre inattendue.

— Figurez-vous ma surprise, disait-elle.

Quand je les ai aperçus sortir de la porte cochère, bras dessus bras dessous, je croyais rêver. « Non, ce n'est pas possible ! » me suis-je dit. Mais il n'y avait pas de doute. C'était bien Juliette et Montfort. Il la tenait comme ça, par le bras, et lui parlait à l'oreille. Elle rougissait en l'écoutant. Puis, quand ils m'ont vue, arrêtée de l'autre côté de la rue et les regardant bien en face, ils se précipitèrent vivement vers la voiture ; Montfort ouvrit la portière, fit monter Juliette, dit un mot au cocher, monta lui-même, baissa les stores et le coupé partit au grand trot... Ecoutez, ma chère amie, j'en suis encore tout émotionnée. Non, c'est épouvantable, c'est ignoble ! Cette Juliette qui paraissait vous aimer tant ! Vous tromper d'une façon si indigne avec un homme à cocottes ! Ah ! l'ingrate, la misérable !... Ma pauvre amie, ma pauvre amie !...

Et elle se jeta au cou de la comtesse en pleurnichant et lui mouilla la figure de ses baisers de vieux monstre.

M^{me} d'Alta-Villa, une cabotine admirable, calma les transports de son amie, feignant l'indifférence.

— Je m'en moque, fit-elle, tant pis pour elle...

Et elle parla d'autre chose et, en causant des affaires indifférentes qui ne touchaient aucunement ni à Juliette, ni à Montfort, elle se révéla tellement forte, tellement au dessus de la moyenne des femmes qui ne peuvent pas, la plupart du temps, cacher les tempêtes de leur cœur, que M^{lle} d'Urand-Conti ne put s'empêcher de l'admirer.

— Elle est superbe, se dit-elle.

Et, pleine de vénération pour cette matrone fin de siècle, pour cette femme à femme *di primo cartello*, elle s'en alla, humiliée au fond, du rôle si inférieur qu'elle venait de jouer. Quant à la comtesse, elle attendit l'arrivée de Juliette qui ne se doutait pas que M^{me} d'Alta-Villa fût déjà mise au courant de la chose.

Tout en supposant que M^{lle} d'Urand-

Conti les avait bien vus tout à l'heure, les deux amoureux ne croyaient pas qu'elle irait, séance tenante, prévenir la comtesse. C'est ainsi qu'on est toujours tenté de voir les choses plutôt en bien qu'en mal, et qu'on néglige de prendre des précautions contre les dangers les plus imminents.

Quand un coup de sonnette connu apprit à la comtesse l'arrivée de Juliette, elle ne se dérangea point de son fauteuil et l'attendit patiemment, les bras croisés, la figure impassible.

Quelques instants après, la jeune fille entra dans la pièce où était assise la comtesse et lui cria bonjour dès la porte. La vieille ne répondit rien, ne broncha point et se contenta d'envoyer à sa cousine un regard de vipère. Juliette comprit et s'arrêta au milieu de la pièce. Alors, M^{me} d'Alta-Villa la toisa des pieds à la tête et lui dit d'une voix forte, mais calme :

— Ma chère, tu n'es qu'une salope !...

Puis, après une pause de quelques secondes, elle ajouta :

— Adieu !...

A ce moment, Juliette retrouva toute sa présence d'esprit. Elle fut indignée d'être traitée de salope et d'être mise ainsi à la porte par cette vieille femme qui avait pollué, sali, sa première jeunesse, son enfance, et qui considérait comme un crime son amour pour un homme. Et, pourpre de colère, elle sut humilier la comtesse par cette réponse dont chaque mot était comme un coup de cravache :

— Eh bien ! adieu ! Je vous quitte à l'instant même. Mais je vous défends de me traiter de salope. Je l'ai été, grâce à vous, mais je ne le suis plus, *ma chère !...*

Elle souligna ces deux derniers mots d'un accent plein d'ironie.

Alors, ce fut une tempête. M^{me} d'Alta-Villa, telle une tigresse en colère, se jeta sur Juliette, la frappa à coups de poing, à coups de pied, lui arracha son chapeau, et la traîna par terre, vaincue.

N'osant pas lever la main sur la femme qui, malgré tout, avait été, en somme, sa

bienfaitrice, la pauvre Juliette se laissa battre et maltraiter. Il faut dire cependant, pour être juste, que la correction infligée par M^{me} d'Alta-Villa à sa pupille n'avait pas duré plus de cinq minutes.

Anéantie, brisée, la jeune fille alla dans sa chambre, mit, pêle-mêle, dans sa malle, des effets auxquels elle tenait le plus, répara les désordres de sa toilette, se recoiffa, mit un autre chapeau à la place de celui qu'elle s'était laissé arracher par son aimable cousine, pria le valet de chambre de la comtesse d'aller lui chercher une voiture et de lui descendre sa valise et, le cœur blessé, la figure endolorie, elle se fit conduire chez Montfort.

Ce dernier, ayant été absent au moment où Juliette arriva chez lui, elle dit à son domestique de monter la malle et s'installa dans son cabinet de travail en attendant son retour.

Quand huit heures du soir sonnèrent et que Montfort ne rentrait toujours pas, son

domestique vint demander à Juliette si elle avait dîné.

— Non, répondit-elle, mais ça ne fait rien, je n'ai pas faim.

Le valet de chambre, n'ayant pas osé insister, Juliette resta sans manger jusqu'à minuit, l'heure à laquelle Montfort arriva, tout guilleret, sans se douter le moins du monde qu'il allait trouver chez lui... une épouse. En effet, ce n'était point une maîtresse momentanée, venue pour rigoler un brin, qui l'attendait au logis, mais une femme prête au collage. Chassée de chez sa protectrice, seule dans la vie, Juliette se confiait tout entière à l'homme aimé; elle raccrochait son existence à la sienne, persuadée d'avance que Montfort la recevrait à bras ouverts. Et, en effet, il la reçut de la façon la plus cordiale, fut charmant, l'assura de son amour, la pria de considérer son domicile comme le sien. Mais, au fond, il fut plutôt ennuyé de cette aventure, bien décidé qu'il était, depuis sa rupture avec Alice, à conserver sa liberté.

Ayant appris que la jeune fille n'avait pas encore dîné, Montfort fit servir à la hâte un souper froid. Tout en mangeant, elle raconta à son amant les détails de sa scène avec la comtesse. Puis, ils firent leur toilette et allèrent se coucher.

Ils passèrent une nuit délicieuse. Les émotions de tantôt rendirent Juliette plus amoureuse que jamais. Les caresses furent multiples et spontanées et émerveillèrent le jeune homme. Aussi, en bon mâle qu'il était, les lui rendit-il avec usure.

Au petit jour, réveillés, ils causèrent.

Juliette voulut savoir si Montfort l'aimait aussi bien qu'il avait aimé Alice Lamy. Il lui affirma qu'il l'aimait mieux que cette dernière ; il alla jusqu'à affirmer que sa liaison avec Alice n'avait été qu'un caprice de noceur. Comment pouvait-elle supposer qu'il fût capable d'aimer d'amour une cocotte ? Est-ce qu'on aime ces femmes-là ? Ce ne sont, disait-il, que des espèces de chaises percées où l'on dépose

son sperme, en passant, moyennant la somme convenue et auxquelles on ne pense plus, une fois ce besoin naturel satisfait. Alors, Juliette lui posa des questions au sujet de sa liaison avec une femme du monde, M^{me} de Scheidlein, liaison qui eut un moment de célébrité dans les cercles littéraires et artistiques de Paris. Montfort jura à sa maîtresse que ce n'avait été qu'une amourette sans importance.

Piquée par une curiosité propre à toutes les femmes, Juliette poussa ses investigations plus loin et elle le questionna sur son premier amour, — une jeune fille enlevée, — dont, vaguement, elle avait entendu parler. Pris à l'improviste, Montfort voulut tout d'abord esquiver sa réponse. Puis, brusquement :

— Oui, celle-ci, c'est vrai, je l'ai aimée... Mais n'en parlons pas... C'est fini... fini à jamais...

Mais Juliette ne se tint pas pour battue. Elle se fit câline et manœuvra si bien que,

pressé de questions, Montfort finit par lui raconter l'histoire de la petite idylle parisienne dont il avait été le héros.

Louise, c'était le nom de son ancienne maîtresse, avait été ouvrière et travaillait du matin au soir à son atelier de la rue Saint-Lazare. Orpheline de père et mère, elle demeurait avec sa tante dans un quartier tranquille, aux Batignolles. Montfort fit sa connaissance par hasard, dans la rue. L'ayant rencontrée, un matin au moment où elle se rendait à son travail, il fut frappé par sa beauté et par sa grâce juvénile. Il se mit à la suivre régulièrement, aux heures de ses sorties, et un jour, l'abordant tout-à-coup, il lui fit une déclaration d'amour. La jeune fille qui l'avait remarqué, elle aussi, et qui, comme elle lui avoua plus tard, s'en était éprise dès la première rencontre, lui répondit par un sourire, l'autorisant de la sorte à lui faire la cour... Quelques semaines plus tard, elle était sa maîtresse. Devenue enceinte, elle quitta sa tante et alla se loger chez Montfort qui,

bien sincèrement, avait l'intention de l'épouser. Malheureusement, il alla un soir au concert de la *Cigale* où, à ce moment-là, Alice Lamy exhibait ses charmes et chantait des scies à la mode. Epris de la beauté canaille de cette fille, il se promit de se la payer... et il tint sa promesse. Louise, mise au courant de la chose, ne put lui pardonner cette escapade, retourna chez sa tante... et, depuis, il ne put jamais savoir ce qu'elle était devenue. Les deux femmes avaient quitté Paris, et s'étaient enfoncées dans quelque trou de province, sans qu'il pût arriver à les dénicher. Montfort avait beaucoup regretté Louise, il se rappelait avec mélancolie sa douceur, sa bonté, son dévouement sans bornes. Et puis, elle avait été enceinte de lui; elle traversait son sixième mois de grossesse quand elle l'abandonna subitement. L'idée qu'au moment où il faisait la noce à Paris, elle élevait peut-être son enfant à lui, dans une petite ville de province, obligée de s'adonner à un dur travail manuel pour

lui donner à manger, lui faisait de la peine. Mais le temps est un grand médecin. Aussi, Montfort s'habitua-t-il à cette pensée qu'il ne la reverrait plus jamais. « Elle est peut-être morte en couches » se disait-il, et — oh ! les revers de la nature humaine ! — cette solution présumée de son premier amour n'inquiétait nullement sa conscience.

Quand Montfort eut raconté à Juliette, fort brièvement d'ailleurs, l'histoire de cette liaison éphémère, la jeune femme lui demanda brusquement :

— Mais tu ne l'aimes plus, dis ?

— Enfant, répondit-il, Louise, c'est le passé enterré dans une tombe lointaine, c'est la fleur sèche, couverte de poussière, gardée au fond d'un tiroir à souvenirs que l'on n'ouvre jamais...

Juliette lui ferma la bouche d'un baiser.

— Alors aime-moi, aime-moi, fit-elle, je suis tout à toi...

VII

— Tiens, qu'est-ce qu'elle me veut ? se demanda Jean de Merlin quand le garçon de bureau de la *Haute Vie* lui remit la carte de M^{lle} Henriette Bazin.

— Faites entrer.

— Bonjour, mon cher, fit Henriette en entrant, vous ne vous attendiez pas à ma visite.

— J'en suis d'autant plus flatté, répondit le journaliste.

Et, en avançant un fauteuil :

— Asseyez-vous là, ma chère amie et racontez-moi votre petite affaire, car je

suis sûr que vous venez me demander quelque chose.

— Justement... Mais, soyez tranquille, je serai brève. Voici de quoi il s'agit : Tout Paris connaît vos relations amicales avec ce riche Américain, M. Smith. Il a des millions, il gâche son argent et il ne sait vraiment qu'en faire. Eh bien ! maman est en train de monter une société en commandite ayant pour but l'exploitation de l'*Émancipation*. Ai-je mal fait de penser à votre Américain, dites ? Car c'est moi qui y ai pensé. S'il n'y a rien à faire de ce côté, dites-le moi, franchement, je vous en prie.

De Merlin devint pensif. Son ami John Smith entretenait, pour le moment, sa maîtresse à lui, Merlin, miss Satory, une écuyère de chez Franconi, mais il avait l'air d'en avoir assez. Ce qui ennuyait le plus le vieil Américain dans ses relations avec l'écuyère, c'était qu'elle lui parlait dans sa langue natale, en anglais, tandis qu'il adorait le français. Et, comme d'un

voyer immédiatement chercher le vieux chez lui et de l'emmener dîner chez M^{me} Bazin.

— Va prévenir ta mère, fit-il. Il est six heures, je te promets d'être chez vous avec Smith à huit heures au plus tard. Je sais qu'il est en ce moment chez lui, je n'ai donc qu'à lui envoyer un petit mot pour être sûr de l'avoir ici dans une heure. Je le mène comme un enfant, ce brave Yankee.

Henriette lui sauta au cou.

— Tu es le plus gentil des hommes, dit-elle.

Et elle s'en alla, radieuse, pendant que de Merlin se mettait à son bureau pour écrire au vieux gogo.

Arrivée à la maison, Henriette cria à sa mère :

— Maman, ça y est.

Et elle la mit au courant de son entretien avec le chroniqueur, sans rien lui cacher. Elle savait d'ailleurs que sa mère ne la blâmerait point de s'être donnée à

Merlin, du moment qu'il s'agissait de l'intérêt de l'*Emancipation*.

Quand elle eut tout raconté :

— Alors ils viennent dîner ce soir ? fit M^{me} Bazin.

— Oui, maman, et tu sais nous n'avons pas de temps à perdre, il est six heures et demie.

— Ne te tourmente pas, ma fillette. J'attends aussi don Ricardo, invité par ta sœur qui a passé son après-midi avec lui à courir les grands magasins. Nous aurons donc un dîner en conséquence ; je vais cependant envoyer Rosalie chercher un beau poulet qui servira de supplément et quelques bouteilles de champagne, car je n'avais fait acheter que du bourgogne pour faire plaisir à Ricardo : c'est son vin préféré. Allons, fillette, va dans ta chambre, tu y trouveras Jeanne qui est en train de faire un petit somme : elle avait mal à la tête, cette pauvre enfant. Réveille-la et occupez-vous de votre toilette ; tâchez de vous faire belles pour ce soir, mes enfants.

Pendant ce temps-là, moi, je vais m'occuper du dîner. A tout à l'heure, mon lou-lou.

Et, guillerette, M^{mo} Bazin courut dans la cuisine conférer avec sa fidèle Rosalie. Henriette alla réveiller sa sœur Jeanne.

Étendue sur son lit, à demi vêtue, cette dernière dormait d'un bon sommeil de vingt ans. Henriette la réveilla doucement et lui raconta sa « séance » chez Merlin.

Malgré leurs disputes assez fréquentes et leurs petites rivalités de jeunes filles, les sœurs Bazin s'aimaient bien et se souhaitaient réciproquement beaucoup de bonheur. Aussi, Jeanne fut-elle très heureuse d'apprendre qu'Henriette avait l'espoir de devenir la maîtresse du célèbre millionnaire américain John Smith.

— Tant mieux ! s'écria-t-elle. Et cette pauvre maman, ce qu'elle sera heureuse si ça réussit. Elle aura, enfin, sa société en commandite !

Henriette se mit à rire.

— On ne pourra pas dire du moins, fit-

elle, que nous sommes de mauvaises filles, nous autres. Nous servons de piédestal à la gloire de maman...

— Drôle de piédestal ! répondit Jeanne, riant aussi. Deux femmes couchées...

— Avec des hommes dessus... Il ne manque qu'une planche en travers...

Mises en bonne humeur par cette plaisanterie, les deux sœurs donnèrent libre cours à leur gaieté. Elles aimaient beaucoup leur mère, ce qui ne les empêchait point de se moquer de ses défauts et de ses ridicules quand elles étaient seules et que M^{mo} Bazin ne pouvait les entendre. L'amant de leur mère, le jeune sculpteur Gustave Marly, était leur bête noire. Elles le détestaient franchement toutes deux, tout en lui faisant bonne figure pour ne pas faire de peine à M^{mo} Bazin qui en était folle, la pauvre femme. Jeanne et Henriette ne se rappelaient que vaguement leur père, mort au moment où elles étaient encore toutes petites et savaient à peine parler. Elles avaient cependant un vérita-

ble culte pour sa mémoire. Il apparaissait dans leur imagination filiale comme le plus génial des artistes que l'indifférence de la foule avait tué.

M. Bazin était un peintre qui ne manquait pas réellement de talent, mais la cause de sa mort avait été plus prosaïque. Il était mort tout bonnement d'une fluxion de poitrine ayant pris froid dans son atelier où, par économie, on ne faisait pas de feu en hiver. Sa femme — M^{me} Bazin — une ancienne institutrice qu'il avait épousée à la suite d'une liaison illégitime occasionnée par les hasards de la rue, ne l'avait pas rendu heureux. A peine mariée, elle s'était empressée de prendre un amant, un homme de lettres qui développa ses instincts de bas-bleu, sema dans son cerveau des idées émancipatrices, lui fit entrevoir les vastes horizons de l'avenir, ce xx^e siècle où l'égalité des sexes devait enfin triompher des entraves masculines. Cet écrivain, un toqué, mort quelques années plus tard dans une maison d'aliénés, avait si bien

réussi à éveiller l'esprit critique dans la cervelle de M^{me} Bazin, qui jusque-là n'avait eu aucune notion de sa supériorité, qu'elle s'empressa de mépriser son mari, le trouva bête, prétentieux et sans talent. Dès lors, elle lui rendit la vie insupportable. Elle devint une de ces femmes d'artistes qui n'ont pas de foi en leurs maris, qui s'en moquent, blessent leur amour-propre, les critiquent sans cesse, les assomment de leurs remarques exaspérantes et de leurs traits d'ironie. Autant une femme aimante qui croit en son mari et se donne la tâche douce de remplir de bonheur ses moments de repos, d'embaumer de caresses ses blessures reçues dans la lutte, d'attiser son énergie aux heures tristes de découragement et de doute, est pour un artiste une bonne fée, un ange gardien, une Notre-Dame-des-Arts idéale, autant les autres sont malfaisantes. C'est une espèce de monstres en jupons. Elles sont pour les artistes ce que le phylloxera est pour la vigne.

M^{me} Bazin, qui entraît de plein droit dans la catégorie des femmes d'artistes en question, durant son mariage ; qui avait fait souffrir horriblement son mari en l'abasourdissant de sa supériorité jusqu'à la veille de sa mort, était à présent d'une douceur inouïe pour le bellâtre Gustave Marly. Elle ne cessait d'encenser d'éloges les œuvres, aussi rares que médiocres, du jeune sculpteur qui, paresseux comme un nègre, ne faisait plus rien du jour où M^{me} Bazin l'eut pris définitivement sous sa protection.

Le sculpteur Marly était le vingtième amant de M^{me} veuve Bazin qui, depuis la mort de son mari, mena une vie très orageuse, s'accrochant aux hommes célèbres et devenant leur maîtresse presque malgré eux pour les exploiter ensuite sans merci. Ses amours ne l'ont point empêchée d'ailleurs — au contraire — de mener dans la presse littéraire une campagne aussi énergique qu'obstinée en faveur de l'émancipation de la femme, qui lui a valu de

nombreuses amitiés dans le monde des bas-bleus. Ce fut grâce à l'appui de son dernier amant sérieux, Jules Guérin, qu'elle avait réussi à fonder sa revue, l'*Emancipation*. Cette revue, lancée avec beaucoup de réclame, vécut pendant plus de deux ans avec un semblant de prospérité. Ce n'était cependant qu'un trompe-l'œil, la revue n'ayant réussi à se procurer ni abonnés, ni annonces et ne vivant que des subsides. Et le jour fatal arriva, les subsides devinrent insuffisants et l'*Emancipation* se trouva en présence de ce dilemme : trouver un commanditaire ou mourir. C'est alors que M^{me} Bazin eut l'ingénieuse idée d'une société en commandite, idée qui fut couronnée de succès grâce au concours de ses deux filles.

Ce n'était pas pour la première fois d'ailleurs, que Jeanne et Henriette aidaient leur mère dans ses opérations. Il était de notoriété publique qu'elles s'étaient souvent prêtées aux caresses de vieux mécènes, en échange d'une obole jetée dans

la caisse de la revue. Malheureusement, cette caisse se vidait à vue d'œil, surtout depuis que M^{me} Bazin, s'étant amourachée de Gustave Marly, le nourrissait, l'habitait et payait ses caprices avec de l'argent attendu par l'imprimeur, le brocheur et le marchand de papier. Aussi, la crise était-elle imminente au moment où Jeanne eut la veine de taper dans l'œil à don Ricardo de Malaga.

Le noble Espagnol était un oiseau rare, excellent à plumer, mais, pour sauver les apparences, il fallait lui adjoindre un autre commanditaire. La promesse de Jean de Merlin, faite à Henriette, de lui livrer en pâture son ami, Mr. Smith, arrivait donc à un moment on ne pouvait plus opportun.

Henriette ne put s'empêcher de sourire en voyant entrer au salon, — où don Ricardo et Gustave Marly se trouvaient déjà depuis une demi-heure, — le vieil Américain accompagné de Jean de Merlin. « En a-t-il une binette ! » pensa-t-elle.

Petit, gros, très vieux, complètement chauve, la face congestionnée, moustache rasée, favoris de marin teints en rouge, Mr. Smith était réellement ridicule et il ne s'en rendait pas compte — naturellement.

De Merlin le présenta à Mme Bazin qui fut charmante, puis à Henriette, à Jeanne et à Marly qui, à son tour, présenta aux nouveaux arrivés don Ricardo de Malaga. Une conversation s'engagea. Mr. Smith exprima son attachement à la vie parisienne, son amour pour la France, sa seconde patrie.

— Ma fille été un Parisienne, fit-il. Il épousé M. le comte de Pedasta. Moâ aussi est deveniou ioune Parisien, moâ adoré Paris, le vrai capitale du continent.

— Oh ! c'est un Parisien jusqu'au bout des ongles, dit de Merlin. Ecoutez-le comme il parle, on dirait qu'il est né aux Champs-Élysées...

— Le fait est que Monsieur parle très bien le français, fit Mme Bazin avec un sourire des plus aimables.

Mr. Smith, très sourd, demanda :

— Vô dites ?

— Madame prétend, lui cria de Merlin, que tu as l'air d'un boulevardier accompli.

— Aôh ! sourit l'Américain, je sais, car moâ j'aimais beaucoup le boulevard. Il était très rigolo, à toutes les heures : le matin, le soir et aussi après le soir, hé, hé, hé !...

Et il rit longuement d'un rire dépravé de vieux gaga.

Henriette et Jeanne se mordaient la langue. Elles avaient envie de se tordre, tandis que M^{me} Bazin conservait son sérieux et répondait au vieillard par de petits hochements de tête, approbatifs et charmants.

Le « Madame est servie » de la bonne, prononcé d'une voix mielleuse à travers la porte entrebâillée, coupa court à cet entretien.

Jean de Merlin offrit son bras à Mme Bazin, don Ricardo prit celui de Jeanne,

Henriette vint offrir le sien à Mr. Smith et l'on passa dans la salle à manger.

L'Américain fut naturellement placé à côté d'Henriette. Il avait questionné d'un regard le journaliste pour savoir si c'était bien la jeune fille vierge dont ce dernier lui avait parlé tout à l'heure, en lui promettant de la lui livrer moyennant une part prise dans la société de l'*Emancipation*. De Merlin répondit « oui » d'un signe de tête. Alors Mr. Smith, alléché par cette proie, par ce faux fruit vert, se sentit un violent désir de souiller cette vertu, d'avoir, e premier, ce corps de pucelle. Des pensées lubriques traversèrent son esprit. Il se mit à la déshabiller mentalement, détaillant voluptueusement ses charmes, depuis la gorge jusqu'au mollet. Il les tripotait, un par un, dans son cerveau excité, pendant que ses mains, ses mains expérimentées d'impuissant érotique, attendaient leur tour dans un tremblement fébrile. Et, de plus en plus excité, Mr. Smith, qui n'avait pas encore adressé une seule parole

à Henriette, se mit à lui faire du pied sous la table. Henriette, riant dans son assiette, le laissait faire, et Merlin, qui les observait tous deux à travers son monocle, tout en bavardant avec Marly, envoyait de temps en temps à la jeune fille un coup d'œil significatif. Quant à M^{me} Bazin, elle était en train de causer littérature avec don Ricardo, désireux de connaître son avis sur les écrivains symbolistes.

Le silence prolongé de Mr. Smith fit comprendre à Henriette que l'émotion sensuelle qui s'imprégnait sur sa face congestionnée de gaga lui coupait la parole. Aussi, crut-elle de son devoir d'entamer la conversation la première.

— Vous ne buvez pas, monsieur, fit-elle, ce n'est pas bien...

Pour lui faire plaisir, Mr. Smith avala un verre de vin d'un seul trait.

— Comme ça, c'est bien, n'est-ce pas ? demanda-t-il en riant et en fixant la jeune fille de ses yeux de cochon amoureux.

— Oui, ça sera bien, si vous continuez.

Et elle lui versa à boire.

Puis, tout bas, avec un petit sourire :

— Vous savez, il ne faut pas me regarder comme si vous vouliez me manger... C'est grave pour un homme marié.

M. Smith riposta hardiment :

— Moâ volé bien mangé vô... Ma femme il ne dira rien et moâ je serai content... Volé vô ?...

— Ah non, dit Henriette jouant son rôle de petite fille naïve, ça me ferait mal d'être mangée... Vous êtes donc anthropophage, cher monsieur?

— Je souis Américain de New-York...

— On mange donc les femmes chez vous ? Ça ne doit pas être bon la viande de femme...

Cette phrase adroite, destinée à remettre la question sur le vrai terrain, aiguïsa encore l'excitation sensuelle du vieillard.

— Pas bon, pas bon, le viande de femme ? cria-t-il ? Vô plaisantez, mademoiselle... C'est un viande excellent, hé, hé, hé !

Puis, plus bas :

— Mais moâ parlé du viande jeune comme la vôtre, pas de celle de vieilles bourriques...

— Vous êtes terrible, monsieur, dit Henriette, riant toujours.

L'Américain continua :

— Vôle vô que je mange vô ?

— Mais pas du tout...

— A aucun prix ?...

— Pour être mangée, non...

Mr. Smith réfléchit un instant :

— Et pour... autre chose ?

— Comment ? Je ne comprends pas...

— Ecoutez. Si au lieu de manger vô, je léchais seulement un pétit peûh le viande à vô, et si je vous donnais beaucoup d'argent ? .. Vôlez-vô ?

Henriette se dit que le moment était venu d'interrompre cette conversation, pour ne pas s'avancer trop vite et pour exciter davantage le vieillard.

Un éclat de rire fut toute sa réponse. En même temps, elle retira légèrement son pied, attaqué un peu trop brutalement

par celui de Mr. Smith, et, s'adressant à sa mère :

— Tu sais, maman, je viens de commencer mon article pour le prochain numéro de la revue.

Jean de Merlin se dit : « C'est le moment d'attaquer la question ».

— A propos de votre revue, dit-il à Mme Bazin, êtes-vous toujours décidée à la mettre en actions ?

— Cela dépend...

— C'est que, continua le journaliste, si vous vouliez vous contenter d'une petite commandite, mon ami Smith serait très heureux de mettre à votre disposition une vingtaine de mille francs...

— Très heureux, fit Mr. Smith, très heureux, ma foâ...

Il vida son verre et, de nouveau, chercha le pied d'Henriette sous la table.

Au même moment, Jeanne fit un signe significatif à don Ricardo de Malaga.

— Pardon, dit celui-ci avec son air dégagé de noble Espagnol, moi aussi je tiens

à profiter de l'occasion. Si vous faites une société, inscrivez-moi pour quarante mille francs, je vous prie.

— Moâ aussi je pouis donner quarante mille, s'écria l'Américain froissé dans son amour-propre de richard.

Don Ricardo sourit.

— J'en suis heureux, dit-il, et je bois à la prospérité de l'*Emancipation* !

— Hourrah ! cria de Merlin.

Et tout le monde trinquait de bon cœur. Puis on causa de l'affaire ; Merlin proposa de faire de suite, après le dîner, un petit projet de société que l'on soumettrait le lendemain au notaire de Mme Bazin.

— Ce n'est pas la peine de traîner, dit-il, si vous devez faire cette affaire, autant la bâcler séance tenante. On passera chez le notaire pour signer et voilà.

Don Ricardo fut du même avis. M. Smith également.

Mme Bazin, une comédienne parfaite, avait beau dire : « Cela ne presse pas »,

ces messieurs furent catégoriques. Ils tenaient essentiellement à ce que l'affaire fût terminée le soir même. On eût dit qu'ils se méfiaient l'un de l'autre, qu'ils avaient peur que l'*Emancipation* ne leur échappât en cas de retard, cette *Emancipation* qui leur était apparue tout à coup, — on était aux derniers verres de champagne, — comme une aubaine inespérée, comme une bonne affaire dont il fallait profiter. Mr. Smith. qui, grâce aux petits soins d'Henriette, se trouvait dans un état d'ébriété manifeste, réclamait l'urgence avec un acharnement tel que Mme Bazin eut peur d'un scandale, d'autant plus qu'elle voyait don Ricardo fixer l'Américain d'un air courroucé. Aussi, crut-elle le moment venu de céder et de terminer cette affaire dont l'issue heureuse remplissait son cœur de joie et de reconnaissance pour ses filles et pour Merlin.

— Eh bien ! soit, dit-elle, passons au salon ! Je vais faire servir le café et M. de

Merlin voudra bien nous préparer un petit projet de société que nous pourrons signer de suite.

— A vos ordres, chère madame, fit l'Espagnol.

— Moâ donné le chèque tout de souite ! cria l'Américain.

— C'est inutile, monsieur, fit observer Mme Bazin d'une voix légèrement tremblante; vous remettrez votre argent à mon notaire.

Elle eût voulu dire tout le contraire, se sentant une envie folle d'avoir ce chèque à l'instant même, de le serrer dans son coffret à bijoux et de le porter à la banque le lendemain à la première heure. Avec quelle impatience attendit-elle la réponse du vieillard ! Et combien fut-elle heureuse de l'entendre dire, avec une obstination têtue d'homme ivre :

— Non, moâ volé donné le chèque de souite. Vô le changé demain et vô donné l'argent au notaire. Moâ n'ai pas le temps d'aller porter cette bagatelle.

Mme Bazin fit un signe à Merlin qui vint s'interposer.

— C'est très simple, dit-il. Mon ami Smith va vous remettre, comme il le désire, un chèque représentant son apport social et il me donnera plein pouvoir de signer pour lui l'acte de société chez votre notaire. N'est-ce pas, mon vieux ?

— Oui, mon ami, moi-même donné le chèque tout de suite.

Il réclama une plume, de l'encre, sortit de sa poche son carnet de chèques, en détacha un. Puis brusquement, en s'adressant à Mme Bazin :

— Comment v'ous appelé v'ous ?

Ce fut un rire général. Merlin se précipita vers le vieillard et lui dicta le nom de l'hôtesse.

— Very well ! dit Mr. Smith.

Et tout bas à Merlin :

— Combien ?

— Quarante mille :

Il inscrivit la somme, signa et remit

le chèque à Henriette avec un sourire qui voulait dire bien des choses...

— Voilà.

Henriette repassa le billet à sa mère qui était si heureuse de posséder cet argent qu'elle pardonna de bon cœur à M. Smith sa grossièreté de barbare. Elle envoya au vieillard son sourire le plus gracieux.

— Et maintenant, allons danser ! cria l'Américain.

Il se leva et offrit son bras à Henriette qui riait aux éclats. Ils passèrent au salon, suivis de Jeanne et de don Ricardo, de Merlin, de M^{me} Bazin et de Gustave Marly. Ce dernier, qui eût volontiers embrassé le Yankee, se tordait de rire.

— Ah ! non ! jamais je n'ai vu un animal pareil, répétait-il, joyeux.

Une fois au salon, Mr. Smith voulut absolument danser. Marly se mit au piano et entama une valse viennoise. L'Américain conduisit Henriette au milieu de la pièce, mais, pris d'un étourdissement subit, il

fit un faux pas et roula sur le parquet entraînant Henriette dans sa chute.

On le releva, et on le porta sur un canapé où il s'assoupit d'un sommeil lourd d'ivrogne.

— Quel homme mal élevé, dit don Ricardo, indigné.

— Excusez-le, répondit de Merlin, en souriant. Il a acquis sa fortune dans le commerce des viandes salées. Aussi, son éducation est-elle sommaire, ce n'est qu'un demi-gentleman, je l'avoue, mais c'est un brave homme dans toute l'acception du mot.

— Et puis, il est si vieux ! fit remarquer M^{me} Bazin, il faut lui pardonner bien des choses...

Profitant du sommeil de son ami, Jean de Merlin passa dans le cabinet de travail de M^{me} Bazin où il prépara un projet de société en commandite pour l'exploitation de l'*Émancipation*, revue littéraire et sociale. Le capital de cette société, constituée sous la raison sociale de M^{me} Veuve Bazin

et C^{ie}, devait être partagé en cinq parts égales de quarante mille francs chacune. M^{me} Veuve Bazin, en sa qualité de directrice-administratrice, en conservait deux, en cédant la troisième à M. de Merlin, nommé secrétaire général de la société et les deux dernières à MM. John Smith et don Ricardo de Malaga, commanditaires. Ces messieurs devenaient propriétaires, chacun d'une part de quarante mille francs, qu'ils achetaient au comptant. M^{me} Bazin devait toucher douze mille francs d'appointements par an et de Merlin six mille ; les bénéfices nets devaient être partagés entre les associés, selon la part de chacun.

Ce projet fut accepté par M^{me} Bazin et par don Ricardo qui y apposa, immédiatement, sa signature. Puis, on réveilla M. Smith qui, ne se rappelant plus où il était et se sentant un peu malade, réclamait une cuvette en anglais. Jean de Merlin lui offrit son bras et le conduisit au cabinet, pendant que don Ricardo, de plus en plus indigné, quittait la société, pré-

textant un rendez-vous d'affaires à son cercle. Jeanne avait voulu le retenir, mais il la supplia de le laisser partir.

— Ce rustre m'agace, fit-il. A demain, ma chérie ; je t'attendrai à la première heure chez moi.

S'étant soulagé, Mr. Smith retrouva sa présence d'esprit. Il signa l'acte préparé par de Merlin, signa en blanc une feuille de papier timbré avec la mention de « bon pour pouvoir », prêt à signer tout ce qu'on aurait voulu pourvu qu'on le laissât seul avec Henriette ; il espérait bien que, du moment qu'il avait payé d'avance, on n'allait pas le mettre à la porte.

Assis à côté de la jeune fille sur une causeuse, il lui disait des douceurs et lui pinçait discrètement les cuisses.

— Vôlé vô, dites ? répétait-il sans cesse. Henriette riait et ne répondait pas.

M^{me} Bazin prit à part Jean de Merlin.

— C'est ennuyeux, fit-elle, je ne puis cependant pas le garder ici toute la nuit...

Et il a l'air assez pressé. Il serait capable de réclamer son chèque...

— Oh non ! pas de danger, vous ne le connaissez pas, répondit le journaliste. Il faudrait pourtant lui donner quelque chose en échange de sa galette. Tenez, voici ce qu'il faudrait faire. Dites à Henriette de le conduire dans sa chambre... Ils y resteront une heure, deux heures... il ne lui fera point de mal, allez...

Et avec son doigt, il fit un geste significatif.

Puis il ajouta :

— Quant à nous, nous ferons en attendant une petite partie de baccara... Quand ça sera fini, j'emmènerai le vieux avec moi et nous irons achever notre soirée dans un cabaret de nuit.

Et en riant :

— Dites un mot à votre fille et allez chercher les cartes. J'espère que vous perdrez... c'est la moindre des choses... Inutile d'ailleurs de payer comptant... Je vous ferai crédit jusqu'à demain.

M^{me} Bazin, elle aussi, rit de bon cœur et, après avoir appelé Henriette d'un signe, elle lui parla à l'oreille. Quelques instants après, la jeune fille entraînait le vieillard dans sa chambre à coucher, pendant que M^{me} Bazin, sans y faire attention, allait chercher un jeu de cartes dans la sienne. Gustave Marly l'y suivit et ils s'y attardèrent un bon quart d'heure. En les attendant, Jean de Merlin, un peu excité, se mit à peloter Jeanne. Malgré sa résistance, il réussit à lui fourrer la main sous ses jupes et lui fit des chatteries jusqu'au moment où il entendit la voix de M^{me} Bazin et du sculpteur qui revenaient au salon. Alors, il l'embrassa en pleine bouche et lui dit :

— Ma petite, tu as les jambes encore mieux faites que ta sœur... Tu sais... Quand tu voudras...

VII

Au moment où M^{me} Bazin venait de faire couvrir les murs de Paris d'immenses affiches-réclames annonçant un numéro exceptionnel de *l'Emancipation*, une affaire essentiellement mondaine vint défrayer la chronique scandaleuse de Paris.

La mort subite de Juliette Amour en fut le prologue. Une lettre anonyme, arrivée au Parquet, ayant accusé Charles Montfort, chez qui Juliette demeurait au moment de sa mort, de l'avoir empoisonnée, une autopsie eut lieu qui, en effet, fit découvrir des traces d'arsenic dans les intestins

de la morte. Montfort, malgré ses protestations, fut arrêté et envoyé au Dépôt. Il fut cependant relâché quelques jours après. L'enquête établit que Juliette avait reçu le jour de sa mort, par colis postal, une boîte de bonbons, dont elle mangea quelques-uns, tout en se demandant d'où pouvait venir ce cadeau. Quel était l'expéditeur? Voilà la question que se posait le juge d'instruction Laroche chargé de l'affaire. Cela ne devait pas être Montfort; il n'avait aucun intérêt à se débarrasser de Juliette qui était sa maîtresse depuis quelques semaines à peine. L'assassin était évidemment l'auteur de la lettre anonyme; ça devait être un ennemi de Montfort, il aurait voulu le voir condamné pour le crime dont il était innocent. Mais quelles pouvaient être les raisons qui avaient fait désirer à ce criminel inconnu la mort de Juliette? Était-ce la jalousie qui l'avait poussé à commettre ce crime? C'était probable, mais il fallait déchiffrer l'énigme. Était-ce un ancien amant de Juliette ou

une ancienne maîtresse de Montfort? Le juge d'instruction ayant demandé à ce dernier, après avoir signé une ordonnance de non-lieu en sa faveur, s'il ne soupçonnait personne, le romancier lui répondit en ces termes :

— Monsieur le juge, j'ai été moi-même accusé de ce crime dont je suis innocent. Vous en êtes certain puisque vous venez de me relâcher. Je suis resté cependant huit jours en prison, ce n'est pas gai. Je me garderai donc bien, monsieur le juge, de jeter des accusations en l'air sans être absolument sûr de ce que je pourrais avancer. Je préfère me taire. Cherchez bien et vous trouverez. De mon côté, je travaillerai, moi aussi, pour déchiffrer ce mystère. Si j'y arrive, je viendrai vous dire le résultat de mon enquête.

— Très bien, monsieur, dit le juge. Une petite question seulement, s'il vous plaît? Voulez-vous me dire les noms de vos anciennes maîtresses?

— Monsieur le juge... vraiment... je ne

sais comment vous répondre... Un galant homme n'a pas le droit...

Le juge eut un sourire indulgent.

— Le secret professionnel ! dit-il, accompagnant ces mots d'un geste vague. Puis, après une pause :

— Parlons alors d'un secret de polichinelle. M^{lle} Alice Lamy, une ancienne camarade à vous, connaissait-elle Juliette Amour?

— Je ne crois pas... j'en suis même presque certain.

— Bien. Encore un mot. Juliette Amour avait-elle eu un autre amant avant vous?

— Non, je l'ai eue vierge....

Le juge fit un petit mouvement presque imperceptible mais qui n'avait point échappé à Montfort. Ce mouvement voulait dire clairement ces deux mots parisiens : « Avec ça ! »

Puis, pesant ses paroles :

— M^{me} d'Alta-Villa avec qui j'ai eu, l'autre jour, un long entretien, m'a dit qu'elle avait renvoyé Juliette Amour à

cause de sa mauvaise conduite. Cette dame a contribué beaucoup à votre mise en liberté. Elle a fourni sur vous des renseignements on ne peut meilleurs. Son avis est que Juliette n'était pas digne de votre amour qui ne pouvait d'ailleurs que l'honorer. M^{me} d'Alta-Villa suppose que votre maîtresse a été victime d'un amoureux jaloux. Toujours d'après elle, vous n'auriez pas été le premier...

A ce moment, Montfort tressaillit. Maintenant, il n'avait plus de doutes : il connaissait l'assassin. Il garda cependant le silence. « J'en ai plein le dos de tout ça, pensa-t-il. Je suis resté huit jours au clou, j'en ai assez. C'est à lui de chercher, c'est son métier, je ne suis pas payé pour l'aider. »

Le juge, qui lui avait jeté un coup d'œil à la dérobée, mit fin à l'entretien.

— Je vous remercie, monsieur, fit-il. Vous pouvez vous retirer.

Une fois Montfort parti, M. Laroche envoya chercher le chef de la Sûreté Le Bon.

— M. Le Bon était un homme d'une quarantaine d'années, à la figure sympathique de bon garçon, aux mouvements vifs, militaires. Il était plutôt petit, mais bâti en athlète. Rien dans sa figure ne trahissait un policier, excepté ses yeux mobiles, ses yeux verts de chat qui, en se posant sur quelqu'un, semblaient fouiller le tréfonds de son âme et y chercher des mystères.

— Eh bien, monsieur Le Bon, fit M. Laroché, avez-vous appris du nouveau sur cette affaire des bonbons ?

— J'ai une hypothèse, répondit le policier, mais c'est tout.

— Dites toujours.

— C'est la comtesse d'Alta-Villa qui a dû empoisonner ou faire empoisonner cette pauvre fille.

— Vous croyez ?... Ma foi, ça m'avait passé, à moi aussi, par la tête. Mais sur quoi basez-vous votre accusation ? Quel intérêt cette vieille femme aurait-elle pu avoir à commettre un crime, à tuer cette

cousine pauvre qu'elle avait chassée de chez elle.

— Je vais vous le dire, monsieur le juge. M^{me} d'Alta-Villa, — les notes de police que je vais vous faire remettre tout à l'heure, vous renseigneront suffisamment là dessus, — est une lesbienne. La petite Juliette avait été sa gousse. S'étant éprise de Montfort, elle s'était donnée à lui, vierge, paraît-il, bien que souillée. C'est alors que M^{me} d'Alta-Villa l'avait chassée après une scène terrible, au cours de laquelle elle lui avait administré une épouvantable râclée. La vieille comtesse est une femme sans mœurs, sans conscience... Dès lors, tout s'explique...

Se levant brusquement, le chef de la Sûreté fit quelques pas dans la pièce, en homme d'action qui ne peut rester longtemps assis et qui a besoin de mouvement. Puis se plaçant devant le juge :

— Les preuves me manquent, c'est vrai, mais je ne crois pas me tromper... C'est bien elle qui a fait le coup, allez...

M. Laroche resta pensif.

— C'est possible.... c'est très possible, murmurait-il. Et pourtant vous pouvez vous tromper... Tenez, voilà déjà ce pauvre garçon qui est resté huit jours au Dépôt... Je serais désolé de commettre une nouvelle erreur... Les hypothèses, c'est bon pour la police... elles ne suffisent pas à un juge...

Tout en parlant, le magistrat tortillait nerveusement sa barbe blonde, les yeux baissés, le front contracté.

— Voyons cette lettre anonyme, fit-il tout à coup.

Il ouvrit un dossier sur lequel, en gros caractères, était inscrit le nom de Juliette Amour, y prit la lettre en question, et en la donnant au chef de la Sûreté :

— Prouvez-moi que cette écriture est de M^{lle} d'Alta-Villa ou de quelqu'un de son entourage et je signe, séance tenante, le mandat d'amener...

M. Le Bon examina le papier.

— Cette écriture, dit-il, est contrefaite...

Elle est écrite d'ailleurs de la main gauche. Vous n'avez qu'une chose à faire : Envoyez chercher la bonne femme, faites-lui écrire quelques mots de sa main gauche... les experts diront le reste.

Le juge réfléchit un instant.

— Je veux bien, fit-il.

— Voulez-vous, dit M. Le Bon, que j'aille la chercher de suite ?

— Bien, allez-y. Mais vous savez, la vieille femme n'est pas commode. Si elle est réellement coupable, elle jouera une scène d'indignation et refusera carrément d'écrire quoi que ce soit.

— Mais alors vous aurez le droit de la faire coffrer.

— C'est vrai, mais si elle refuse d'écrire même devant le jury, se posant en victime d'une machination policière, se plaçant au-dessus de tout soupçon, les jurés pourront l'acquitter, car, en somme, même en supposant que ça soit elle qui ait écrit la lettre en question, ce n'est pas encore une preuve de sa culpabilité...

— Alors que décidez-vous?...

— Allez la chercher toujours... nous verrons !

M. Le Bon sortit. Deux heures plus tard, il revenait, accompagné de M^{me} d'Alta-Villa, qui paraissait être d'une humeur excellente. Elle entra dans le cabinet du juge comme si elle arrivait à un five o'clock mondain, l'air dégagé, le sourire aux lèvres. Avec une désinvolture qui lui était particulière, elle chuchotait des plaisanteries équivoques à l'oreille de M. Le Bon qu'on eût pu prendre pour son flirt.

— Bonjour, mon cher monsieur Laroche, fit-elle en entrant. Monsieur Le Bon est venu me dire que vous aviez encore besoin de moi. J'étais un peu occupée, mais je n'ai pas voulu vous faire attendre... et me voilà !

Assez embarrassé, le juge murmura :

— Je vous remercie, madame, vous êtes bien aimable. Veuillez vous asseoir, je vous prie.

Puis, pendant que le chef de la Sûreté

se plaçait discrètement dans un coin de la pièce, à côté du greffier :

— J'ai à vous demander un petit service, insignifiant pour vous et qui cependant est appelé à éclairer la Justice. Certaines personnes prétendent que c'est vous, Madame, qui avez écrit la lettre anonyme que je vous ai montrée l'autre jour et qui accuse Charles Montfort d'avoir empoisonné Juliette Amour. On dit que vous avez écrit cette lettre de votre main gauche. Or, il y a un moyen bien simple de donner un démenti à ces propos malveillants. Veuillez nous écrire ici quelques mots, en vous servant de votre main gauche; nous soumettrons les deux écritures à un expert et nous aurons, je n'en doute pas, la certitude que l'accusation portée contre vous ne repose sur aucun fondement.

M^{me} d'Alta-Villa, très calme, se mit à rire.

— C'est tordant, fit-elle. Je vous écrirai tout ce que vous voudrez, de la main

droite et de la main gauche, mais, franchement, c'est ridicule. Si j'étais à votre place, je n'attacherais aucune importance à de pareilles niaiseries. Mais enfin, je vous comprends, vous perdez la tête, mon pauvre ami.

Ce « mon pauvre ami » déplut à M. Laroche. Il dit sèchement :

— Voici une plume et du papier. Veuillez m'écrire de la main gauche cette phrase extraite de la lettre anonyme dont il s'agit : « Monsieur le Procureur de la République, je crois de mon devoir de dénoncer à la Justice l'assassin de Juliette Amour. »

— Rien de plus facile, mon cher monsieur, fit M^{me} d'Alta-Villa sur un ton un peu irrité qui était une réponse naturelle aux paroles plutôt dures du juge d'instruction.

Et saisissant la plume de sa main gauche, elle écrivit la phrase que M. Laroche lui avait dictée.

— Merci, madame, fit le juge, en mettant dans son dossier la feuille de papier

contenant l'écriture de la comtesse, vous pouvez vous retirer.

— C'est tout ce que vous aviez à me demander ? dit cette dernière, tremblante de colère.

— Parfaitement, je vous salue, madame.

— Adieu, monsieur. Je vous félicite de votre perspicacité.

Et elle s'en alla, accompagnée jusqu'à la porte par M. Le Bon.

Une fois seuls, les deux magistrats se regardèrent et ne purent s'empêcher de sourire.

— Elle est forte, la coquine, fit M. Le Bon. Voyons cette écriture... C'est que je suis un peu expert, moi aussi.

M. Laroche sortit du carton la feuille de papier qu'il venait d'y serrer et la tendit au chef de la Sûreté avec la lettre anonyme.

Le policier s'approcha de la fenêtre et, longuement, examina les deux pièces. Le juge en attendait anxieusement le résultat, tout en se tortillant sa barbe blonde.

— Eh bien? demanda-t-il, voyant que M. Le bon avait fini.

— Ce n'est pas son écriture, j'en suis sûr.

— Vous voyez ce que je vous disais. Je m'en doutais, moi. Cette femme a trop d'expérience pour s'amuser à un jeu aussi dangereux...

— Elle a fait écrire cette lettre par une copine, voilà tout ..

— Alors vous persistez dans votre hypothèse ?

— Plus que jamais.

— Eh bien, moi, mon cher M. Le Bon, je n'ai qu'à vous répéter ce que je vous ai dit tout à l'heure. Donnez-moi une preuve de sa culpabilité et je l'envoie au Dépôt.

— Je chercherai... répondit le policier et il prit le congé du juge.

La Préfecture de police qui est non seulement une institution d'ordre public, mais encore une agence de renseignements officiels, se sert dans ses investiga-

tions du concours de nombreux agents secrets, nommés indicateurs ou correspondants. Ces agents ne sont attachés à la Préfecture qu'à titre officieux et sous des noms d'emprunt : ils sont payés sur les fonds secrets et se recrutent dans toutes les classes de la société. Le grand monde, la haute bourgeoisie, le monde de la finance et celui du Palais, le clergé, la Presse, la Chambre des députés, les ministères, les cercles, les syndicats, les groupes révolutionnaires et les bas-fonds de Paris ont dans leur sein des espions, chargés de renseigner la Préfecture de police sur toutes les personnes qui l'intéressent à tel ou tel autre titre.

Pour arriver à découvrir l'auteur de la lettre anonyme accusant Montfort d'avoir empoisonné Juliette Amour, M. Le Bon eut l'idée de s'adresser à un correspondant qui fréquentait beaucoup les salons littéraires et qui était connu à la préfecture sous le pseudonyme de « La Mouche ».

La Mouche, de son vrai nom Gabriel

Dufour, était un jeune boulevardier de vingt-cinq ans, d'une beauté remarquable, sans profession et sans fortune, qui vivait du jeu, des femmes et des largesses de M. le préfet de police. Il était très lié avec un tas de journalistes, d'hommes de lettres et d'artistes. Il avait ses grandes et ses petites entrées dans les théâtres, les salles de rédaction, les salons de bas-bleus et de demi-mondaines de grande marque. Il était réputé bon garçon, serviable, charmant, ne disant de mal de personne, et toujours prêt à obliger un camarade dans l'embarras. Il avait une seule manie et qui ennuyait parfois ses amis : il assommait les personnes de sa connaissance de lettres qui exigeaient une réponse. Aussi, possédait-il chez lui toute une collection d'autographes...

M. Le Bon, qui était au courant de cette manie, fort précieuse pour un policier, s'empressa d'aller voir La Mouche, muni de la lettre anonyme en question, et le pria de lui montrer sa collection d'autographes.

La Mouche lui remit un carton plein de lettres. M. Le Bon le posa sur une table, s'assit à côté et en en sortant, une par une, des lettres roses, vertes et bleu-ciel, comparait l'écriture dont elles étaient noircies, avec la lettre anonyme qu'il tenait à la main.

Une demi-heure s'était écoulée et il n'avait encore rien trouvé. Tout à coup, il eut un petit mouvement nerveux.

— Tiens, tiens, fit-il, ouvrons l'œil, on dirait que c'est bien ça...

Il regarda la signature et s'adressant à La Mouche.

— M^{lle} d'Urand-Conti fréquente-t-elle beaucoup la comtesse d'Alta-Villa?

— Je vous crois, c'est une de ses intimes...

— Ça va bien, répondit le magistrat. Je vous prierai de me confier la lettre que voici, j'en aurais besoin.

— Volontiers, seulement, vous savez, je ne voudrais pas être compromis...

— Soyez tranquille, mon petit, je ne

vais pas vous brûler ; il ne manquerait plus que ça, par exemple !

M. Le Bon était si content de sa trouvaille qu'il emmena La Mouche déjeuner avec lui dans un restaurant de la rive gauche. Après le café, ils se séparèrent. La Mouche s'en alla faire ses visites et M. Le Bon courut chez un expert en écritures qui confirma sans la moindre hésitation sa conjecture : les deux écritures étaient bien de la même personne. Alors, le chef de la Sûreté, triomphant, se rendit chez M. Laroche et lui fit part du résultat de ses recherches.

Le juge d'instruction en fut ravi. Les doutes qui assaillaient jusque-là son esprit, doutes qui lui firent, la veille encore, envoyer une citation à Alice Lamy qu'il soupçonnait vaguement, malgré l'avis contraire du chef de la Sûreté, d'avoir participé dans ce crime, ces doutes s'étaient dissipés complètement depuis qu'il avait la certitude que l'accusation lancée contre Montfort émanait d'une amie intime de la

comtesse d'Alta-Villa. A présent, il partageait entièrement l'opinion de M. Le Bon : c'était bien la comtesse qui avait empoisonné Juliette Amour. Et il voulut frapper un grand coup : séance tenante, il signa deux mandats d'amener, l'un contre la comtesse d'Alta-Villa, le second contre M^{lle} d'Urand-Conti. M. Le Bon fut chargé de les arrêter immédiatement toutes les deux.

Cette arrestation fit dans la presse un bruit énorme. M. Laroche devint du coup l'homme du jour. Les gazettes le citaient comme un magistrat instructeur d'une perspicacité hors ligne ; les reporters guettaient son passage dans les couloirs du Palais ; le *Figaro* publia sa silhouette, un spirituel « instantané » dû à la plume alerte de George Vanor.

Vingt-quatre heures de cellule suffirent à M^{lle} d'Urand-Conti pour avouer que c'était elle en effet qui avait été l'auteur de la lettre anonyme ; mais elle se garda bien de charger la comtesse à qui, depuis

son arrestation, on n'avait encore réussi à arracher aucune parole, sauf quelques cris d'indignation et de révolte.

Une perquisition faite au domicile de M^{me} d'Alta-Villa fit découvrir dans un placard secret, la correspondance échangée entre la comtesse et Juliette au moment où cette dernière était allée passer un mois à Vichy, correspondance qui prouvait de la façon la plus certaine leurs relations intimes, dont le chef de la Sûreté avait parlé quelques jours auparavant au juge d'instruction. Une des lettres en question contenait la phrase suivante : « Tu sais combien je t'aime, petit crapaud... Je suis folle de toi. Mais prends garde ! Si jamais il te venait l'idée de me tromper, ton affaire serait faite. Je suis une tigresse, tu le sais bien... »

Cette correspondance, ainsi que certains témoignages, relatant la scène qui s'était passée entre M^{me} d'Alta-Villa et Juliette au moment de leur séparation, motivèrent, malgré ses dénégations, le renvoi de la

comtesse devant la Cour d'assises. Quant à M^{lle} d'Urand-Conti, qui avait persisté dans ses déclarations et affirmé que la lettre anonyme qu'elle avait envoyée au Parquet avait été son œuvre personnelle, que l'hypothèse de la culpabilité de Montfort (dont, d'ailleurs, elle se repentait très humblement) était née dans son esprit sans aucune influence étrangère, que M^{me} d'Alta-Villa n'y avait été absolument pour rien, elle bénéficia d'une ordonnance de non-lieu. La Chambre des mises en accusation, dans son impartialité, jugea que l'envoi de la lettre anonyme en question ne constituait pas une charge suffisante et ne prouvait aucunement la complicité de la vieille fille dans cette affaire.

L'affaire de M^{me} d'Alta-Villa fut une véritable cause célèbre. Le jour de l'audience, la salle des Assises fut prise d'assaut par une foule élégante, avide de sensations et cruelle. Le monde des bas-bleus s'y trouvait, naturellement, au complet.

M^{me} Abel, non remise encore de la désagréable aventure qui venait de lui arriver : le Cosaque Barbaroff, parti brusquement, après avoir envoyé à sa protectrice, en guise d'une lettre d'adieu, la note de son hôtel, non payée ; M^{me} Bazin et ses filles, M^{me} Marion, M^{me} de Rochegrosse, M^{lle} Léonie Lamotte, M^{lle} Marie Picard, la romancière Jane Lambert, etc., etc. M^{lle} d'Urand-Conti se trouvait parmi les témoins, de même que Charles Montfort et plusieurs hommes de lettres et journalistes.

Mondaines, actrices, cocottes, clubmen, cabots, députés, sénateurs, artistes, se pressaient les uns contre les autres, dans un pêle-mêle fraternel. La partie de la salle réservée à la presse regorgeait de chroniqueurs judiciaires et d'avocats.

Quand, vêtue de noir, la tête haute, plus fière que jamais, M^{me} d'Alta-Villa apparut au banc des accusés, suivie de deux gardes de Paris, indifférents, ce fut dans toute la salle un murmure prolongé : murmure de

bêtes humaines apprivoisées en face d'une proie de la justice sociale.

Les débats furent longs. D'abord l'interrogatoire, durant lequel le président s'était fatigué le gosier : la comtesse étant dure d'oreille, il avait été forcé de crier pour qu'elle pût l'entendre. Puis, les témoignages divers, tous contradictoires, comme d'habitude ; ensuite, une suspension d'audience suivie du réquisitoire et de la plaidoirie.

L'avocat général énuméra toutes les charges morales qui accusaient la comtesse. Il parla de ses relations lesbiennes avec Juliette Amour, de la façon indigne dont elle avait traité cette dernière le jour où elle avait appris sa liaison avec Charles Montfort, de sa jalousie de femme à femme, de son passé « orageux et plein de scandales ». Il finit son discours par la lecture des anciennes lettres de la comtesse, écrites à Juliette, lettres d'amour abondantes en menaces : il insista sur cette phrase : « Si jamais il te venait l'idée de

me tromper, ton affaire serait faite » et il demanda au jury la condamnation de l'accusée sans circonstances atténuantes.

Le défenseur, une des célébrités du barreau, Me Renard, riposta au ministère public par une plaidoirie pleine de verve et de rhétorique judiciaire. Il insista sur le manque absolu de preuves et sur les dénégations formelles de sa cliente qui, « depuis le cabinet du juge d'instruction jusqu'au grand jour des Assises », n'avait cessé de répéter : « Je suis innocente ». Victime d'une étourderie du chef de la Sûreté et du magistrat instructeur qui avaient cherché à se faire de la réclame avec une cause célèbre (ici, l'avocat fut rappelé à l'ordre par le président), M^{me} d'Alta-Villa était heureuse, d'après Me Renard, de se trouver enfin en face du jury, « ce grand réparateur des erreurs du Parquet ».

Les jurés se retirèrent, conférèrent longuement, furent indécis, et, finalement, répondirent : « Non » à cette question :

« La femme Manzini d'Alta-Villa est-elle coupable du crime d'empoisonnement commis sur la personne de Juliette Amour ? » La comtesse fut en conséquence acquittée, à la grande surprise de l'auditoire. La Cour ordonna sa mise en liberté immédiate.

Plusieurs bas-bleus lui firent à la sortie une ovation chaleureuse. La foule élégante se retira lentement, mécontente. Elle avait espéré un pendant à cette journée de Cour d'assises : un rendez-vous matinal à la Roquette...

IX

A la sortie du Palais, après l'acquittement de M^{me} d'Alta-Villa, Charles Montfort avait invité à dîner ses amis Georges Legrand et Richard Bordier, qui l'avaient accompagné à la Cour d'assises. Ils se dirigèrent, tous trois, vers un cabaret du boulevard et s'installèrent dans un cabinet particulier, afin d'être seuls et pouvoir causer à leur aise.

Malgré cet acquittement, qu'ils considéraient comme scandaleux, les trois amis étaient persuadés que c'était bien M^{me} d'Alta-Villa qui avait fait le coup.

Charles Montfort était très ennuyé de toute cette affaire. L'acquittement de la vieille comtesse le mettait dans une situation bizarre. En somme, lui aussi, avait été accusé. Maintenant, que M^{me} d'Alta-Villa avait reçu du jury un certificat d'innocence, l'opinion publique pouvait supposer que c'était lui, Montfort, qui était l'assassin.

— Après tout, je m'en fous, dit-il, mais c'est tout de même embêtant ! J'ai fait huit jours de prison, j'ai été traîné dans le cabinet du juge d'instruction comme un vulgaire bandit et, finalement, il en restera toujours quelque chose. Cette affaire laissera une sorte de tache noire dans l'histoire de ma vie. Voilà où vous mènent les femmes quand on passe son existence à courir après !

Puis, après un court silence, il évoqua les souvenirs de ses anciennes amours. Il parla de Louise, d'Alice Lamy, de la baronne de Scheidlein et de Juliette, cette pauvre fille, morte d'une façon si tragique.

Maintenant, il en avait assez de tout cela. Il était bien décidé à rester libre, à ne se laisser enchaîner par aucun lien, à gaspiller son sperme dans des lits publics, à l'uriner dans les carrefours comme un chien !

Énervé, grisé par sa parole abondante et le vin de table qu'il absorbait outre mesure, il parla longuement sur le même ton, s'échauffant, criant, gesticulant comme un fou. Ses deux amis l'écoutaient, tristes et silencieux.

Il était très tard quand les trois jeunes gens sortirent du restaurant. La soirée était belle et ils s'en allèrent à pied vers le centre de Paris. Ils longèrent le Palais, traversèrent la Seine, arrivèrent à la place du Châtelet. Tout à coup, Montfort s'arrêta, héla un fiacre et quitta ses compagnons, après une poignée de mains nerveuse. Il s'en allait, disait-il, finir sa nuit dans une maison de débauche...

X

Le salon de M^{me} di Rudini qui, après avoir quitté son appartement meublé de la rue Lafayette, s'était installée rue du Faubourg Saint-Honoré, était devenu du jour au lendemain le plus réputé parmi les salons de la colonie étrangère à Paris. C'était un salon mi-mondain, mi-politique. Des attachés d'ambassades et de ministères, — voire des ambassadeurs et des ministres, — s'y rencontraient avec des fils de famille, des sportsmen, des artistes en vogue et des hommes de lettres. On y fai-

sait de la musique wagnérienne, on y dansait et l'on y causait politique.

Désirant se tenir au diapason des mœurs parisiennes, M^{me} di Rudini avait pris un amant. Son choix était tombé sur le sénateur Lamotte, homme charmant, non seulement assez décoratif pour représenter dignement l'amant en titre d'une maîtresse de maison, mais en outre capable de lui rendre des services inappréciables. Quant à Bianca, elle continua ses relations amoureuses avec César Blond, sans en lui accorder cependant le monopole. L'on citait parmi les personnes à qui elle n'avait plus rien à refuser, le député Arnould, le capitaine Vaillant, un brillant officier attaché à l'état-major, et M^{lle} Ida de Waltermann, la jeune musicienne autrichienne, qui était en train de croquer la fortune de son « ami » M. Breakson.

M. le sénateur Lamotte, l'amant de M^{me} di Rudini était un sénateur bien voyage. Malgré ses cheveux gris et sa situation officielle, il courait après toutes les

femmes comme un potache de seize ans. Safemme, beaucoup plus jeune que lui, se consolait à sa façon de ses infidélités et de ses absences du logis conjugal. Elle s'adonnait au haschisch et cultivait la poésie symboliste, sous les auspices du poète Josephin Saint-Saül. Quant à M^{lle} Léonie Lamotte, la fille unique du sénateur, elle fermait les yeux sur les péchés de papa et de maman et remettait à leur place les Don Juan et les amoureux qui voulaient lui faire la cour. Son amitié pour une camarade de pension, M^{lle} Marie Picard, la fille du célèbre M. Picard, professeur à l'École normale, l'absorbait tout entière.

Le sénateur était tombé comme une mouche dans la toile d'araignée que M^{me} di Rudini lui avait tendue. Dans sa naïveté et sa fatuité d'homme à bonnes fortunes, il avait cru que l'intrigante italienne avait eu un faible pour lui. Il n'avait pas compris, ce sot de cinquante ans, que M^{me} di Rudini avait tout simplement voulu profiter de sa situation officielle pour avoir par lui cer-

tains renseignements politiques qu'il lui aurait été difficile d'avoir autrement.

M^{me} di Rudini, en espionne intelligente qu'elle était, avait su tirer du bonhomme, sans avoir l'air, tous les renseignements qu'il possédait au sujet de la défense nationale. Elle le faisait parler de la mobilisation, des nouveaux engins dont on était en train de faire des essais, des travaux techniques à l'état-major : elle était arrivée à connaître, grâce à ses confidences et à ses récits, tous les dessous du ministère de la guerre et de celui des affaires étrangères : la vie privée des généraux et des diplomates les plus en vue, leurs ennuis, leurs vices, leurs défauts, leurs embarras pécuniaires, leurs frasques amoureuses...

Bianca secondait sa mère d'une façon merveilleuse dans ce triste métier auquel elles s'adonnaient toutes deux, avec une véritable passion. Ayant réussi à s'attacher à son corps le député Arnould et le capitaine Vaillant, presque aussi naïfs, aussi confiants que le sénateur, elle les in-

terrogeait habilement pour savoir si les faits racontés par Lamotte étaient exacts. Ensuite, M^{me} di Rudini rédigeait des notes et des dossiers qu'elle envoyait, non pas par la poste mais par des émissaires spéciaux, à Son Excellence M. Crispi, cet ancien ami de la France, devenu laquais de l'Allemagne et francophobe des plus acharnés.

Ces dames auraient, certes, continué à exercer leur métier infâme pendant longtemps encore sans l'intelligence et la perspicacité de M. Le Bon, l'habile chef de la Sûreté qui, ayant eu des doutes sur le véritable motif de leur séjour à Paris, avait fini par découvrir le pot aux roses. (Là encore, le correspondant La Mouche lui avait apporté son concours).

Un beau matin, sur l'ordre du gouvernement, prévenu de la chose, M. Le Bon, accompagné de son secrétaire, d'un inspecteur principal, d'un brigadier et de plusieurs agents vint perquisitionner chez M^{me} di Rudini... Cette dernière se trouvait

seule dans son lit, mais sa fille était couchée avec le député Arnould... Le magistrat prévint ce monsieur et les deux femmes qu'il les mettait en état d'arrestation. Le député, très surpris, s'indigna et demanda la raison de cette mesure.

— La raison en est très simple, monsieur le député, répondit le policier. Ces dames sont des espionnes italiennes...

Puis, il se mit à opérer une perquisition en règle dans toutes les pièces de l'appartement. Toute la correspondance, tous les papiers furent saisis, mis en paquets et remis au secrétaire du magistrat chargé de leur transport aux bureaux de la Sûreté. Une fois la perquisition terminée, M. Le Bon invita M^{me} di Rudini, Bianca et M. Arnould, qui s'étaient habillés à la hâte, à le suivre.

C'est alors que, remis de son premier étonnement, M. Arnould se mit à faire des embarras.

— Je suis député, cria-t-il, je me porte garant de ces dames et, en tout cas, je

vous défends de m'arrêter, moi. Ma personne est inviolable!..

— Monsieur le député, vous causerez de tout cela avec le préfet de police que vous verrez tout à l'heure, lui répondit M. Le Bon d'une voix calme. En attendant, je vous prie de me suivre. Sinon...

— Sinon?...

— Je serai forcé de recourir à la force...

Il fit un signe. Deux agents s'avancèrent, décidés à empoigner le député.

— Eh bien, je cède à la force ! s'écria ce dernier. Mais vous commettez là une gaffe sans excuse, Monsieur Le Bon ! une gaffe qui va vous coûter cher, vous verrez...

Sans faire la moindre attention à cette menace, le chef de la Sûreté ouvrit la porte de l'antichambre et sortit le premier ; les agents entourèrent les trois prisonniers et les poussèrent doucement derrière lui.

Deux fiacres fermés, à quatre places, stationnaient devant la maison. Une fois dans la rue, M. Le Bon fit monter dans une des deux voitures, M^{me} di Rudini,

Bianca, l'inspecteur principal et un agent; il prit place, lui-même, dans la deuxième voiture avec le député Arnould. Le brigadier, accompagné de deux agents, remonta dans l'appartement de M^{me} di Rudini afin d'y organiser une souricière et arrêter ou simplement filer (selon les circonstances) les personnes qui pourraient s'y présenter dans le courant de la journée. En outre, deux agents restèrent en surveillance dans la rue.

C'est le préfet de police lui-même qui reçut les deux Italiennes et le député Arnould dans le cabinet du chef de la Sûreté. Le député poussa de hauts cris, protestant de son innocence; les deux femmes nièrent mollement les faits dont elles étaient accusées.

Après avoir consulté par le téléphone le ministre de l'Intérieur, le préfet de police déclara au député qu'il était libre et pouvait se retirer. Quant à M^{me} di Rudini et sa fille, elles furent envoyées au Dépôt. Ensuite, le préfet et le chef de la Sûreté se

livrèrent à l'examen des pièces saisies. Ils y trouvèrent toute une correspondance chiffrée, sans date ni signatures, des notes confidentielles sur différentes personnalités politiques, et des lettres provenant du sénateur Lamotte, du député Arnould et du capitaine Vaillant. Ces lettres ne contenaient rien de compromettant pour leurs auteurs et le préfet décida que MM. Arnould et Lamotte n'avaient pas à être inquiétés. Il n'en fut pas de même pour ce qui était du capitaine Vaillant. Toutes ses lettres furent immédiatement envoyées par un des secrétaires du préfet au ministre de la guerre.

Le capitaine fut mandé le jour même au ministère de la guerre où il fut reçu par le chef du secrétariat particulier du ministre qui lui demanda des explications au sujet de ses relations avec M^{lle} di Rudini.

— Mon colonel, répondit l'officier, j'avais un béguin pour cette jeune personne et c'est tout.

— Vous a-t-elle posé quelquefois des questions concernant notre défense nationale?

Le capitaine réfléchit un instant.

— Oui, mon colonel, fit-il enfin, pâle comme un mort.

— Et vous, capitaine, en amoureux ne voulant pas faire de peine à sa maîtresse, vous satisfaisiez volontiers sa curiosité, n'est-ce pas?

— Oui, mon colonel. D'ailleurs, M^{lle} di Rudini me répétait tous les jours qu'elle adorait la France, qu'elle était Française de cœur et que son plus grand rêve était d'épouser un Français.

— Cela ne m'étonne pas... Eh bien, capitaine, vous avez été victime d'une misérable coquine, d'une espionne italienne... Par votre légèreté, par votre faiblesse d'amoureux, vous avez pu trahir des secrets d'État. Dans ces conditions, je suis forcé de remplir un devoir bien pénible ..

— Cherche-Midi?... balbutia le capitaine.

— Vous l'avez dit.

— Mon colonel, fit le malheureux officier d'une voix tremblante, je me rends bien compte de mes torts. Un capitaine attaché à l'état-major n'a pas le droit d'agir en gamin. J'en suis puni terriblement. Me voilà arrêté sous l'inculpation de complicité dans une affaire d'espionnage. C'est épouvantable. J'aurai beau prouver mon innocence, l'accusation seule suffit... On pourra me la jeter à la figure dans vingt ans. Eh bien ! je m'adresse à votre cœur, à vos sentiments de soldat : Laissez-moi me brûler la cervelle...

Le colonel le regarda bien en face.

— Et l'opinion publique ? fit-il. On vous croira coupable.

Le capitaine garda le silence.

Le colonel reprit :

— Je ne vois qu'un moyen, celui d'attribuer votre mort à un accident.

Et, s'asseyant à son bureau, il prit une plume et écrivit la petite note suivante :

« Le capitaine Vaillant, un jeune offi-

cier de mérite, attaché à l'état-major, vient d'être victime d'un terrible accident. En descendant un escalier au ministère de la guerre, il fit un faux pas, tomba, et, dans sa chute, fit partir un revolver de petit calibre qu'il avait dans sa poche. Il reçut une balle en plein cœur. La mort fut instantanée. Le capitaine Vaillant était très aimé de ses camarades et de ses chefs. Il laisse de bons souvenirs et de bien sincères regrets. »

D'une voix brève, le colonel lut au capitaine cette note nécrologique qui devait paraître le lendemain dans tous les journaux de Paris.

— Eh bien, ça va-t-il comme ça ? fit-il.

— Merci, mon colonel, mille fois merci, répondit Vaillant d'une voix étouffée. Et, malgré lui, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Brusquement, comme pour se soustraire à l'émotion qui l'empoignait, lui aussi, le colonel se leva.

— Vous êtes prêt ? demanda-t-il presque rudement.

— Oui, mon colonel.

— Eh bien, allez !

Et il lui tendit la main.

Le capitaine la serra cordialement. Puis, se redressant militairement, comme pour se remonter le moral, il fit quelques pas en arrière et se dirigea vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna un instant.

— Adieu, mon colonel, fit-il.

— Adieu, capitaine, du courage !...

La porte se referma. Deux minutes après, — ces deux minutes parurent au colonel longues comme des heures, — un coup de revolver retentit dans l'escalier.

— Voilà une mort bien militaire, murmura le colonel.

Très émotionné, malgré son air impassible, il sortit de son cabinet et se dirigea vers celui du ministre pour le mettre au courant de la chose, pendant que des officiers et des employés du ministère ra-

massaient le cadavre du malheureux capitaine.

Pour des raisons d'ordre privé, — le gouvernement ne tenait pas à compromettre un sénateur et un député, — M^{me} di Rudini et sa fille ne furent pas traduites devant les tribunaux. L'on se contenta de les reconduire à la frontière avec tous les égards qui étaient dus à leur situation sociale.

Cette expulsion fit néanmoins beaucoup de bruit dans toute la presse en Europe. Il va sans dire que les journaux italiens prirent la défense de leurs compatriotes, en affirmant qu'elles ne s'étaient jamais occupées d'espionnage et en reprochant à la France la manie de voir des espions partout.

La presse allemande fut du même avis et le correspondant parisien de la *Gazette de Cologne* profita de cette occasion pour publier un grand article gallophobe, où il versa des larmes de crocodile sur le mal-

heureux sort des étrangers domiciliés en France, — doux Allemands et inoffensifs Italiens, — exposés à chaque instant à être entraînés en prison sous l'inculpation d'espionnage. Il conseillait au gouvernement français de ne pas se laisser mener par des chauvins s'il voulait mériter les bonnes grâces de l'empereur d'Allemagne.

XI

Depuis la fameuse soirée chez M^{me} Abel, la jeune musicienne autrichienne Ida de Waltermann était devenue une des habituées de l'atelier de Stéphane Valtès. Elle s'était donnée à lui le jour où il lui avait promis formellement de lui faire gracieusement son portrait, et de l'exposer au prochain salon du Champ de Mars, dont il était un des piliers. Cette étreinte passagère donna naissance à une de ces liaisons irrégulières, essentiellement parisiennes, où la sympathie joue un rôle plus prépondérant encore que le désir. Valtès sa-

avait très bien que la jeune fille était entretenue par le riche Américain Breakson ; il n'avait pas non plus ignoré ses relations intimes avec Bianca di Rudini, mais tout cela ne le gênait point. Loin d'être jaloux, il applaudissait aux amours vénales et aux fantaisies lesbiennes de sa jeune amie, pleinement satisfait, quant à lui, des caresses furtives qu'elle lui accordait de temps à autre sur le sofa ottoman de son atelier.

Peu de temps après l'expulsion du territoire français de M^{me} et M^{lle} di Rudini, César Blond, ayant rencontré chez Valtès la petite Waltermann, lui posa cette question :

— Croyez-vous que Bianca s'occupait réellement d'espionnage ?

— C'est une infâme calomnie, répondit la jeune musicienne. La meilleure preuve que je la crois innocente, c'est que j'ai l'intention bien arrêtée d'aller la voir prochainement à Rome où elle demeure en ce moment.

— Vous lui direz bien des choses de ma part.

— Je ne manquerai pas...

— Vous lui direz que j'irai la voir un jour, moi aussi.

— Allons donc, ricana Valtès, tu crois qu'elle va te faire cette commission. Tu sais bien qu'Ida était jalouse de toi...

— Comment jalouse?... s'étonna l'Autrichienne, vous dites des bêtises...

— Enfin, Bianca a été votre maîtresse à tous les deux...

— Voyons, voyons, mon cher maître, avez-vous fini de m'insulter?

Puis, en éclatant de rire :

— Et dire que si mon ami Breakson vous entendait, il serait capable de m'empêcher d'aller à Rome...

— Cela lui serait difficile, fit César Blond, il y a tant de chemins qui y mènent...

— Un calembour, fi donc! s'écria la

belle Ida. Vous vieillissez, mon cher poète...

— Un coup de patte ! dit Stéphane Val tès, en souriant. Cela se comprend... Entre rivaux...

XII

L'acquittement de M^{me} d'Alta-Villa fut un véritable événement, un événement joyeux, dans le monde des cocottes littéraires. L'acquittée reçut une avalanche de visites, de lettres, — oh, combien douces ! — de dépêches, de bouquets. La sourde Sapho en fut émue jusqu'aux larmes.

La romancière Jane Lambert eut la chance d'être choisie, parmi toute une légion de candidates, au poste vacant de secrétaire de la rédaction de la *Revue du XX^e Siècle*. M^{lle} d'Urand-Conti en fut nommée

l'administratrice. L'appartement de M^{me} d'Alta-Villa fut remis à neuf, ses domestiques furent changés et, avec eux, l'ancien mobilier, ce témoin exaspérant du passé enseveli dans la tombe de Juliette.

Ce fut un renouveau complet. La comtesse, elle-même, avait l'air de rajeunir sous l'influence des soins minutieux de l'appétissante Jane Lambert, qui, de secrétaire de rédaction devenait volontiers femme de chambre, afin de mériter les bonnes grâces de sa patronne et protectrice.

Depuis l'entrée de Jane Lambert à la *Revue du XX^e Siècle*, ce magazine littéraire prenait de plus en plus les allures d'un organe officiel des prêtresses de Lesbos. Les hommes en étaient presque complètement éliminés. On n'y voyait plus que des articles signés de noms connus dans la confrérie des gougnottes.

Les articles de Jane Lambert, surtout, étaient d'une saveur toute particulière.

Ses *Lettres à une jeune fille moderne* firent sensation dans le monde des bas-bleus. Elle y prêchait carrément l'androgynat et la haine de l'homme. Elle trouvait un pendant à la loi de Malthus dans le célibat, chantait la gloire des joies saphiques, substituait à la famille chrétienne, qu'elle abandonnait aux brutes, à la plèbe, une société d'élite composée de couples du même sexe. Elle suppliait les « intellectuelles » de refuser leur chair à la souillure des mâles; elle maudissait l'homme-serpent, origine de tous les maux et criait aux vierges : « Prenez garde ! Ne vous laissez pas tenter par cet être qui vomit en aimant, qui vous déchire le corps et vous expose aux souffrances de la maternité. » « La maternité », disait-elle encore, « idéalisée par les hommes, est le plus affreux malheur qui puisse arriver à une femme supérieure. Elle la rend l'égale d'une femelle quelconque, de la compagne du singe, du chien et de l'homme primitif. Elle lui fait subir des douleurs atroces et

laisse sur son ventre des marques infamantes de la conquête masculine. »

Et le Parquet, si sévère pour les petits journaux frivoles, laissait cette prose s'étaler au grand jour chez les libraires et dans les cabinets de lecture.

M^{lle} Léonie Lamotte et son amie Marie Picard étaient devenues collaboratrices régulières de la *Revue du XX^e Siècle* depuis que Jane Lambert y remplissait les fonctions de secrétaire de la rédaction. M^{me} d'Alta-Villa les avait prises en amitié et leur donnait des conseils littéraires. De mauvaises langues prétendaient qu'elle les avait décidées à se tromper mutuellement... à son profit. Léonie était loin de se douter, paraît-il, que Marie allait voir la comtesse à son insu et Marie ne savait pas que Léonie en faisait autant de son côté...

Depuis l'affaire di Rudini, le ménage Lamotte était en dislocation. Le sénateur volage avait suivi à Rome l'espionne dont il était enfoncé; en cachette, évidemment :

il tenait essentiellement à sa réputation de bon patriote. M^{me} Lamotte, elle, suivant l'exemple de son mari, était allée à Bruxelles rejoindre son ami Joséphin St-Saül qui y donnait une série de conférences...

Léonie était donc restée seule à garder le logis paternel ; seule avec Euphrosine, la vieille cuisinière, car le valet et la femme de chambre, — un couple d'amoureux, — étaient partis, eux aussi, à leur tour : la femme préférant la prostitution à la domesticité ; l'homme, alléché par la situation enviable d'amant de cœur d'une horizontale du quartier de l'Europe.

Bombardée maîtresse de la maison, Léonie avait trouvé plaisant de coucher dans le lit paternel et, de peur de s'y ennuyer toute seule, elle avait prié Marie Picard de lui tenir compagnie. M. Picard, l'austère professeur à l'Ecole normale, y avait autorisé sa fille, volontiers. Les relations si amicales qui s'affermirent de plus en plus entre sa fille et celle d'un sénateur flattaient énormément son amour-

propre de parvenu. Il n'y voyait, naturellement, aucun mal.

Il ne connaissait rien de la vie, le pauvre pion.

XIII

Les relations entre Henriette Bazin et M. Smith ne furent pas de longue durée. Le vieil Américain préférait décidément les cocottes aux jeunes filles à demi-dépravées. Deux mois de liaison avec Henriette l'en avaient rassasié complètement.

S'apercevant qu'il s'ennuyait à crever, que le monde des bas bleus ne présentait aucun charme à ses sens blasés, Jean de Merlin fut le premier à lui conseiller la rupture.

En se retirant, M. Smith fut cependant magnanime. Il abandonna à Henriette sa

part de commanditaire de l'*Emancipation*, il lui envoya un chèque de dix mille francs et un collier en diamants et, pour ne pas froisser son amour-propre de jeune fille bien élevée, il prétexta, pour expliquer sa retraite, un voyage urgent à New-York, voyage fictif, ça va sans dire.

Jeanne Bazin fut plus heureuse. Don Ricardo de Malaga, toujours très amoureux, l'emmena en Espagne avec l'intention de la présenter à ses parents et d'en faire sa femme légitime.

Restée seule avec sa mère de plus en plus amourachée de son sculpteur qui se chargeait de lui manger tout son argent, Henriette s'ennuyait. Elle commençait, elle aussi, à avoir des prétentions littéraires et sa situation de *sous-maîtresse* à l'*Emancipation* ne suffisait point à son ambition.

— « Maman va tout manger avec son individu », se disait-elle, l'*Emancipation* cessera de paraître et je me trouverai un

beau matin sur le pavé. Ce n'est pas drôle!

Et elle pensa sincèrement à s'assurer une position.

Parmi les nombreux hommes de lettres que sa mère recevait à ses soirées hebdomadaires, il y en avait un qui lui plaisait particulièrement. C'était George-Arnoux, romancier et poète symboliste, un garçon de vingt-huit ans, affable et sympathique, suffisamment intrigant pour pouvoir compter sur un bel avenir dans le monde de la presse. Elle décida de l'épouser et lui fit des avances. Il comprit et lui fit la cour. Ils causèrent et purent s'entendre. George-Arnoux avait calculé les avantages que pouvait lui assurer le mariage avec une fille comme Henriette, intelligente et sans scrupules, et possédant en outre quelques petits sous que Mr. Smith lui avait laissés. Il hâta donc les choses et demanda officiellement à M^{me} Bazin la main de sa fille. La digne dame poussa de hauts cris. On voulait lui prendre son Henriette, si jeune, si enfant encore. Si George-Arnoux

l'aimait, il pouvait bien attendre encore quelques années.

— Mais elle m'aime ! s'écria le jeune homme.

— Vous l'aimez aussi, n'est-ce pas ?

— Certainement...

— Eh bien, aimez-vous, mes enfants, je n'y vois aucun inconvénient... Vous vous marierez plus tard.

Henriette qui extrait au moment même au salon déclara carrément à sa mère qu'elle ne partageait point sa façon de voir les choses et qu'elle voulait se marier de suite.

— Méchante enfant ! fit M^{me} Bazin. Alors tu veux m'abandonner... Tu ne veux plus t'occuper de l'*Emancipation*...

— Mais si, maman, mais c'est monsieur Gustave qui en mange tous les bénéfices, je ne tiens pas à rester sa domestique.

— Tu es une ingrate...

— Non, maman... Tu oublies d'ailleurs que j'ai une part considérable dans ton journal...

— Je m'y attendais... Tu me demandes des comptes, enfant sans cœur ! Tu les auras, ma fille.

— Mais non, maman, tu te trompes. Au contraire, je te laisse libre de gérer et rédiger ton journal comme bon te semblera, à la condition que tu me laisses la liberté d'en faire un autre qui d'ailleurs ne fera point de concurrence à l'*Emancipation*.

— Mais c'est bien ce que je te disais... Tu veux me quitter.

— C'est de ta faute. Sépare-toi de M. Gustave et je me charge de l'*Emancipation*. Je t'en laisserai la direction littéraire, tu toucheras des appointements et un tant sur les bénéfices ; moi je m'occuperai de l'administration et j'aurai la haute main sur la caisse... Quant à mon mari...

— Ton mari ! Comme tu vas vite, mon enfant...

— Enfin, ma chère maman, choisis entre moi et...

— Oui, je comprends... Eh bien, écoute mon enfant, je n'aime pas qu'on me mette

le marché en main. Marie-toi, puisque tu veux te marier, fais un autre journal et sois heureuse. Quant à moi, je continuerai mon sacerdoce toute seule...

— Eh bien, c'est parfait... Je t'approuve...

— Seulement, vois-tu, puisque je suis si gentille pour toi, puisque je te laisse agir à ta guise, tu devrais agir à mon égard de la même façon...

— Mais, certainement, petite mère...

Et Henriette, très bonne au fond, alla embrasser Mme Bazin qui se mettait à pleurnicher.

— Que faut-il donc que je fasse? demanda-t-elle.

— Fais comme ta sœur. Cède-moi ta part de commanditaire de l'*Emancipation*.

Cette demande fit mal au cœur à Henriette. Elle éprouva une sensation douloureuse en constatant chez sa mère un si monstrueux égoïsme et une si grande indifférence pour elle, son enfant, à qui elle préférait un homme de rien, un fainéant qui l'exploitait et qui se moquait d'elle

par-dessus le marché. Et ce fut avec des larmes aux yeux qu'elle répondit à Mme Bazin :

— C'est entendu, je te céderai tout ce que tu voudras... Mais rappelle-toi bien ce que je te dis : M. Gustave te mangera jusqu'à ton dernier sou et alors tu regretteras bien ce que tu fais pour lui en ce moment.

— Sois tranquille, ma petite, lui répondit sa mère, vexée. Je te souhaite seulement d'être aussi heureuse que moi.

Un mois plus tard, un mariage civil unissait George-Arnoux avec Henriette Bazin. Ce fut un petit événement dans le monde de la jeunesse littéraire, événement auquel George-Arnoux sut donner un cachet essentiellement parisien. Les témoins du marié furent César Blond et Joséphin St-Saül et ceux de la mariée le poète révolutionnaire Philippe Duran et don Ricardo de Malaga, venu exprès avec Jeanne Bazin, de Madrid (ils n'étaient pas encore mariés) pour assister au mariage

d'Henriette. Un lunch fut servi chez Mme Bazin à la sortie de la mairie, un lunch ultra-littéraire, entrecoupé de monologues, d'auditions, de discours.

Quinze jours après, Paris comptait un journal de plus : une revue hebdomadaire, politique, sociale et littéraire, intitulée *l'Avenir*. Dans son premier numéro, M. George-Arnoux, son directeur, y posait sa candidature aux prochaines élections législatives. Et il attaquait à fond dans un article foudroyant, l'homme qui, « profitant de son nom dont l'assonance pouvait tromper », avait réussi à franchir le seuil du Parlement : le député du centre Georges Arnould...

XIV

Les amours de Richard Bordier et d'Isabelle Marion entraient dans la catégorie des liaisons bizarres. L'amour charnel y occupait une place tout à fait secondaire, s'effaçant devant l'Idéal dont Isabelle était de plus en plus assoiffée. Ce pauvre Bordier en avait par dessus la tête et trouvait que sa maîtresse devenait décidément un peu trop rasoir. La seule raison qui le décidait à subir les extravagances d'Isabelle qu'autrement il eût certes lâchée au bout d'un mois de liaison, était cette pièce à laquelle ils travaillaient ensemble et qui

avait toutes les chances d'être reçue à l'Odéon grâce à la puissante protection de Bonhomme.

La *Princesse Olga*, tel était le titre de cette « tragédie moderne », comme l'appelait Isabelle qui devait y jouer le rôle de l'héroïne, rôle touchant d'une princesse, s'immolant pour la patrie qui l'avait reniée et traitée en ennemie.

L'ambition de Richard Bordier avait été de faire une pièce essentiellement originale, ne ressemblant en rien aux machines scéniques de la société Scribe, Sardou et C^{ie}. Mais, après une longue conférence qu'il avait eue avec François Bonhomme, il avait dû rabattre ses prétentions et remanier complètement son ouvrage. C'est un *sine qua non* exigé par Bonhomme ; voulant être joué, Bordier avait été bien forcé de s'incliner devant les exigences du critique, d'autant plus que sa collaboratrice, Isabelle Marion, partageait absolument la manière de voir de ce dernier.

A la suite de ce remaniement, la « tra-

e moderne » était devenue un simple mélodrame qui fut reçu d'emblée par le directeur du deuxième Théâtre Français. Mais, à la seconde lecture, quelques corrections parurent nécessaires à la direction « dans l'intérêt des auteurs ». D'autres changements ayant été encore opérés durant les répétitions, cette fois « dans l'intérêt de la pièce », la *Princesse Olga*, telle qu'elle devait être présentée au public, ne ressemblait plus du tout, mais du tout, à l'*Olga* de la première heure. C'était une pièce nouvelle, disait Bordier, due à la collaboration d'une vingtaine de personnes, depuis François Bonhomme jusqu'au machiniste du théâtre.

En homme de lettres désireux de voir son nom figurer sur les affiches d'une grande scène parisienne, Bordier avait accepté tous ces tripatouillages honteux. Mais il en était profondément humilié.

Il faut que la grosse caisse de la réclame fasse bien du bruit dans les journaux mon-

dains pour que le Tout-Paris des premières veuille bien se donner la peine de traverser la Seine et s'exposer à tous les désagréments de ce voyage lointain sans autre but que celui d'assister à la représentation d'une nouvelle œuvre dramatique. Aller à Monte-Carlo, à Bruxelles, à Bayreuth, n'est rien pour un Parisien parisiennant. Mais aller à l'Odéon... quelle corvée !...

Richard Bordier et Isabelle Marion en savaient quelque chose. Aussi, usèrent-ils de tous leurs moyens, de toutes leurs relations dans le monde de la presse, pour attirer le Tout-Paris à la première représentation de leur pièce commune, choisie par Isabelle pour ses débuts scéniques. (La collaboratrice de Bordier avait obtenu, selon ses espérances, le premier prix au concours du Conservatoire. Cette distinction, bien méritée d'ailleurs, lui avait valu un engagement à l'Odéon dans des conditions excellentes).

Les efforts des auteurs furent couronnés d'excellents résultats. Il eurent une salle

merveilleusement garnie de tout ce que Paris compte de brillant dans le Monde, dans la Littérature et dans l'Art, depuis le prince de Sagan jusqu'à Jean de Merlin.

La pièce eut un succès considérable. Isabelle, superbe dans son rôle d'Olga, obtint un véritable triomphe. Son jeune page, Nadia Popoff, fut lorgné à outrance par tous les gardénias de la salle.

Richard Bordier, mélancolique, assistait à la représentation dans une avant-scène, assis à côté de son ami Charles Montfort.

A la fin du cinquième acte, au moment où le rideau venait de tomber sur la dernière scène, il haussa les épaules et, se tournant vers Montfort :

— Ah, mon ami, fit-il d'une voix triste, je snis navré. Tout ce qui m'appartient dans cette pièce, tous les passages que je trouve beaux, qui sont sortis de mon cœur, de mes entrailles d'artiste, ont laissé le public indifférent et froid. Il n'a applaudi que les bêtises dues aux plumes réunies de ma collaboratrice et de ce lourdaud de Bon-

homme... C'est à vous dégouter du théâtre...

— Mon cher, répondit Montfort, le théâtre c'est un guignol pour les grands enfants. François Bonhomme a raison. Il faut que le commissaire soit battu, sinon le public réclame son argent. Il ne veut pas se fatiguer la caboche, le public. Il veut revoir ce qu'il a déjà vu : tout est là. Tu veux faire du grand art au théâtre?... Allons donc ! On ne jette pas de perles aux pourceaux...

FIN



Imp. LAMBERT, EPINETTE et Cie, 231, rue Champlonnet — Paris

Joze, Victor

La Ménagerie Sociale Par Victor Joze [Dobrski de Jastzeniec]

Bd.: 1

1895

P.o.gall. 2415 z-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11667698-4